

Titre : *L'R du Q : journal étudiant, CEGEP de Sherbrooke*, vol. 1, no 2 (20 octobre 1972).

Éditeur : Sherbrooke : Association générale des étudiants du Collège de Sherbrooke (AGECS), 1972.

Description : ill. ; 29 cm.

Notes : Seulement deux numéros de *L'R du Q* parus ;

Ce numéro a fait l'objet d'un autodafé et a mis fin à la publication ;

L'association étudiante du Cégep de Sherbrooke a été dissoute en 1971, pour être recréée en 1975. La publication est toutefois bel et bien enregistrée en son nom dans les archives de Bibliothèque et Archives nationales du Québec (QMBN).

Type et support : Périodiques ; Imprimés.

Numérisé le 7 novembre 2009 par Gabriel Martin pour *Rhapsodie, composition libre*.

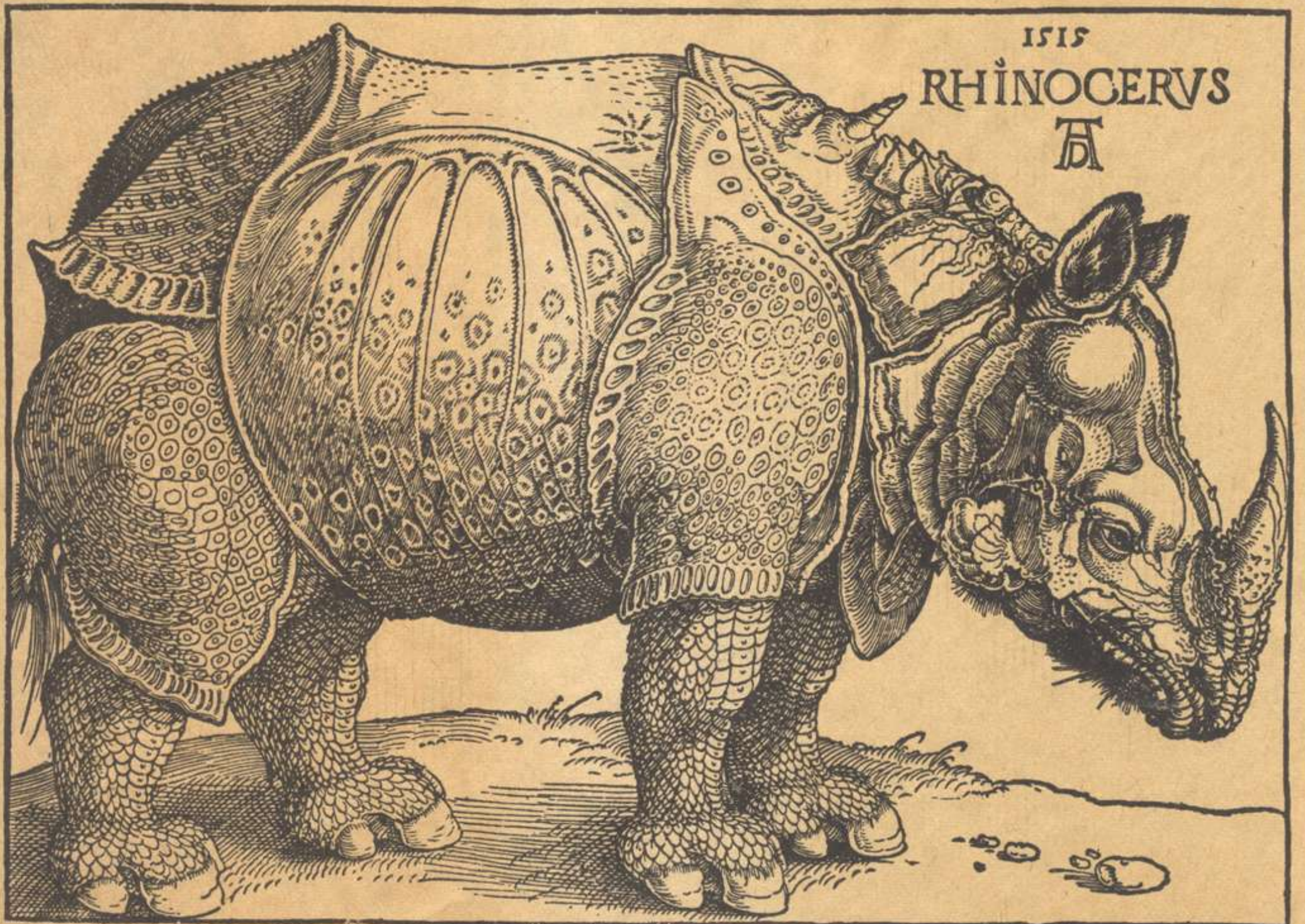
© Association étudiante du Cégep de Sherbrooke (AÉCS), 2009

L'ÉruduQ

JOURNAL ÉTUDIANT

CEGEP DE SHERBROOKE

D'UNE MARE À L'AUTRE



Le système en place par ses moyens de contrôle (télévision, radio, journaux, lignes tapées, etc.) vise à ce que les pensées ou les réflexions des gens n'aillent pas trop loin car les dirigeants ne veulent être ni jugés, ni critiqués. Ils s'assurent ainsi par le contrôle des médias, un pouvoir quasi inébranlable.

La soif de pouvoir étant très grande pour ces hommes, l'information n'existe plus pour le peuple. L'establishment en place nous donne une information aliénante et ridicule.

Pourtant, nous sommes dans une démocratie et dans un système où les gens ont le droit de savoir ce qui se passe autour d'eux. Comme nous avons pu le constater en octobre 70, le pouvoir en place impose un contrôle absolu sur l'information. Ils nous disent toujours que c'est pour le bien du peuple ; mais de plus en plus une masse de gens prend conscience que le pouvoir donne l'information qui lui sera profitable.

L'establishment contrôle tout (sauf quelques journaux indépendants comme le Devoir, Québec-Press) par ce fait même, le pouvoir manipule la masse à sa guise pour l'endoctriner dans sa conception.

Étant donné que le CEGEP est le reflet de la société, nous retrouvons exactement le même problème dans ce milieu éducatif. L'administrateur décide et la masse étudiante subit les conséquences des décisions de celui-ci et bien entendu, les étudiants n'ont pas été informés auparavant (ils reçoivent les décisions). L'étudiant souffre de ce malaise car il subit ; l'information vient toujours d'en haut, la parole de l'étudiant n'a pas de portée.

Il est temps, autant pour le peuple que pour la masse étudiante de prendre ce qui nous appartient. Il est temps de pouvoir décider nous-mêmes ce qui est notre mieux-être de ce qui ne l'est pas ; de choisir les valeurs que nous voulons réaliser et celles que nous voulons rejeter.

Notre incapacité à participer à organiser notre vie collective, de pouvoir prendre des décisions et de les appliquer est une frustration qui nous entraîne à la violence. Il est impossible de toujours subir une autorité et un développement qui va toujours contre nous. Le masochisme a ses limites. Ainsi, naît la tentation de la violence.

La violence, sous l'impact des injustices qui se multiplient devient non seulement la « grande tentation », mais aussi, pour le moment, le plus grand danger existant puisque nous avons décidé de tenter de résoudre nos problèmes dans le cadre de la résistance pacifique.

Dans une telle situation, il est important de comprendre que les individus, les syndicats et les organismes de citoyens, en autant qu'ils ne visent pas la prise du pouvoir pour la prise du pouvoir, peuvent seuls mener la lutte de libération à bonne fin ainsi qu'une presse libre.

Par contre, il est moins compréhensible que seulement 35 pour cent de la population du Québec ait compris que le syndicalisme même s'il n'est pas parfait — et puisse compter quelques petites crapules, quelques petits capitalistes du pouvoir, aussi sales que ceux qui sont combattus — est le seul instrument qui puisse permettre d'espérer un changement valable de notre société ainsi que les comités de citoyens.

Ce n'est pas le système politique qui améliorera notre sort. Quand on songe au patronage et aux promesses qui ne sont jamais tenues. Ce n'est pas ce système qui pensera à nous. Ce ne sont pas les patrons qui songeront à améliorer nos taudis. Ce ne sont pas les juges qui condamnent un professeur, lequel donne du « pot » à ses élèves pour les empêcher de se livrer à des drogues toxiques à un an de pénitencier, et qui, en même temps, protègent les chefs de la pègre qui font assassiner des gens à cœur de journée, qui nous assureront la justice. Ce ne sont pas les évêques qui ont accepté la disparition systématique de milliers d'indiens au Brésil parce que l'Église a des intérêts dans la compagnie Brascan et possède à Rome les 80 plus somptueuses résidences du monde (son empire est beaucoup trop riche pour qu'elle protège les pauvres, préférant la lutte à l'impureté, tout en ayant ses clubs privés qu'on a toujours appelés nos institutions privées) qui planteront la charité. Ce ne sont pas les communistes puisqu'en Russie et en France ces derniers sont rendus plus capitalistes et rétrogrades que les Américains. Ce ne seront même plus les syndicats (quand leur empire d'intérêts aura atteint celui de ceux qui les oppriment) qui changeront quelque chose à cette société d'esclaves et de frustrés.

La seule personne qui pourra irréversiblement changer quelque chose, c'est l'individu quand il sera assez individualiste pour comprendre qu'il ne peut pas avoir la paix et être heureux aux dépens du reste de l'humanité. Ce seront les gens quand ils sauront que la lutte morale dans laquelle ils sont toujours entraînés n'est qu'un moyen de faire oublier les vrais problèmes et empêcher les gens d'essayer de se comprendre et s'unir pour changer quelque chose. Ce seront ceux qui auront compris le besoin impérieux de la tolérance pour ne pas se faire charrier au nom du nationalisme, de la langue, de la religion, de la pureté, etc.

Ce sont ces gens qui se rendront compte qu'alors qu'on crie la honte contre un bonhomme qui faisait l'amour avec des jeunes garçons à Québec, des réseaux de prostitution de jeunes sont mis sur pied de sorte que le petit gars ne se laisse plus poigner le cul parce qu'il aime cela et qu'il trouve cela le fun ; mais pour se faire \$20, et ce, sans compter les clubs privés des élites religieuses si bien organisés qu'ils feraient revivre le marquis de Sade de jalousie. **CE N'EST PAS PAREIL. CA PAIE.**

Rien contre ; en autant que l'on cesse alors de condamner des individus sans poursuivre aussi les dirigeants des réseaux.

Encore mieux, et **LA SEULE SOLUTION VALABLE**, qu'on abandonne toute forme de répression sexuelle. Que l'on élimine les escouades de la moralité, du moins, qu'on leur donne moins d'importance que le crime véritable. Le droit à la prostitution fait partie des droits de l'individu. Seule l'organisation financière, le métier de souteneur doit disparaître.

Aussi, quand on saura qu'alors que l'on condamne ce pédéraste à grand renfort de publicité à Québec ; dans une prison de Sherbrooke, le bel enfer de la rue Winters, un officier n'hésite pas à donner le choix à un jeune prisonnier un peu exubérant, entre le sucer ou se faire flanquer dans le trou, et qu'ailleurs, certains patrons ou gérants de banque n'hésitent pas à congédier leurs secrétaires parce que celles-ci n'acceptent pas de coucher avec eux ; il y a des chances que ça changera. Ça changera quand on cessera d'y voir des différences autres que sociales qui donnent aux riches le droit de faire tout ce qu'ils veulent et aux plus pauvres, de se faire foutre en prison s'ils font la même chose.

Alors que l'on crie contre le cul, comme de vils hypocrites, puisque tout le monde l'adore — à moins d'être malade — on accepte à un système cent fois plus pourri le droit de le faire **COMMERCIALEMENT** ou plutôt le droit est accordé quand commercialement « la perversion » est reconnue comme rentable.

Il est temps que l'on cesse de jouer au Québec aux vierges offensées dès qu'il est question de morale et que l'on finisse par se rendre compte que l'on est trop hypocrite pour se reconnaître le droit de faire l'amour avec qui ça nous plaît, quelque soit l'âge, le sexe, l'endroit et le temps, sans danger de faire de la prison ; que la religion et la psychologie freudienne remaniée et amoindrie ne vise qu'à nous rendre coupable alors qu'ils devaient enrayer la culpabilité. Que la religion se sert de la « toute grande insécurité de la mort » pour nous maintenir de la naissance à la mort, dans une atmosphère d'insécurité, de culpabilité, de peur, de névrose, nécessaires à maintenir le pouvoir de l'autorité. Que le système suffira notre hypocrisie en s'en prenant de temps en temps à des individus pour déculpabiliser la masse et continuer à se faire de l'argent avec ce plaisir que la très grande majorité se paie à la cachette, grâce aux frustrations que ce même système a provoquées ; que le cul est un commerce réservé aux riches et à la pègre, avec la bénédiction de l'Eglise et de l'Etat.

Pour arriver à changer fondamentalement la société, il faut accepter que faire l'amour c'est nécessaire non seulement pour le corps, mais aussi pour l'esprit. Il est temps que jamais plus il n'y ait de représailles quelles qu'elles soient en ce qui concerne cet aspect de la vie, laissant chacun libre de vivre sa sexualité comme il l'entend, en autant qu'on ne se serve pas de violence.

Plusieurs demanderont ce que vient faire le cul dans une lutte syndicale et politique... dans une révolution, eh bien, la liberté sexuelle sera à la base même des changements sociaux et si ce prémisses ne passe pas, rien ne changera vraiment fondamentalement... la liberté sexuelle est le thermomètre de la droite. Il s'agit de connaître le degré de puritanisme et d'intolérance des gens pour savoir jusqu'à quel point ils sont prêts à modifier les structures de la société dans laquelle ils vivent.

Hélène Veilleux et Jean Simoneau

LA POSSIBILITÉ D'EN FAIRE AUTANT S'OFFRE À VOUS

Le jeune Québécois cherche un moyen de vivre et de travailler dans la société actuelle, dont il est une des composantes et contre laquelle il a beaucoup à redire.

A Sherbrooke, une expérience nouvelle est tentée. Des étudiants et des jeunes travailleurs désirent récupérer le pouvoir d'achat important que signifie pour eux le loyer de chaque mois. Ils décident donc de s'acheter une maison en co-propriété. Au nombre de huit, ces jeunes vivent un échange quotidien au point de vue travail, politique, actualité sociale et implication dans leur milieu.

Et cette maison devient leur coopéra-

tive. Chacun remet une somme mensuelle relative à l'emprunt qu'il a fait et égale au loyer qu'il payait auparavant ; au bout de deux ans, la maison leur appartient complètement.

Ensemble, ils décident de l'orientation de la maison et aussi de l'orientation de chaque pièce. Notamment, depuis quelques temps, une clinique médicale occupe une partie de la maison, dans le cadre d'un stage qu'effectue présentement un étudiant en médecine, résident à la maison. La clinique dispense des soins particulièrement aux personnes résidant dans le quartier Centre-Sud.

Ensemble, ils discutent aussi des possibilités de répandre l'expérience. Une question suscitée au cours de cette lecture serait peut-être : Comment procède-t-on au point de vue légal et administratif pour mener à bien une coopérative de logement.

Plusieurs possibilités s'offrent à l'acheteur : les uns se regroupent et achètent une maison dans l'indivision totale ; d'autres adoptent un contrat de co-propriété tel qu'établi par la loi 29 ; ou encore, certains optent pour une incorporation selon la loi des coopératives.

En fait, le groupe peut choisir la

solution qui répond le mieux aux objectifs qu'il s'est fixés au départ.

Au point de vue administratif, le groupe peut nommer une personne responsable qui tiendra un livre ouvert des recettes et des dépenses conjointes de la maison.

Chacun est responsable de l'harmonie qui règne à l'intérieur de la maison.

Bilan : après les neuf mois d'existence de la première coopérative d'habitation à Sherbrooke, une deuxième s'installe et l'on jette les bases d'une troisième avec un groupe d'handicapés physiques.



A la maison du possible sise au 828 de la rue Larocque à Sherbrooke, la maison où tout est devenu possible.

LA TÉLÉVISION COMMUNAUTAIRE: UN AUTRE BONBON SUCRÉ ?

Il y a déjà quelque temps, la télévision communautaire s'implantait à Sherbrooke. La télé communautaire, c'est quelque chose de révolutionnaire, ont dit certains ; elle permet de contrôler la télé-diffusion intégrale et d'analyser l'information à sa source ; elle procure en outre un médium d'expression pour la masse, celle-ci ayant le loisir de faire connaître son opinion sur à peu près n'importe quoi.

Par l'entremise d'un projet estival de Perspectives-Jeunesse, l'apprentissage technique et la sensibilisation populaire, en regard avec ce nouveau mode de communication, furent donnés aux Sherbrookoises : le gouvernement de PET verrait donc d'un bon oeil cette prise en main, par le Peuple, d'un médium aussi primordial que la télévision...

Pourtant, il faudrait également se demander si ce n'est pas là une habile manière de perpétuer l'aliénation collective. On nous offre la télé communautaire sur un plateau, garni de toute l'instrumentation nécessaire ; on nous dit : "Allez-y, c'est à vous". Et si ce n'était pas plus tôt une manière de nous tenir à l'écart des canaux de diffusion importants et appartenant au pouvoir. Tous ces média, prostitués à l'argent (radio, télévision, journaux, publicité, etc.) où l'endoctrinement au système s'inscrit, se grave et se sculpte, 24 heures par jour, jusqu'à provoquer l'abrutissement massif.

D'ailleurs, s'il y a quelqu'un qui connaît le potentiel réel des télé-

communications contemporaines en tant qu'agent répressif et moule à cerveaux, c'est bien notre beau PET : ses discours, ses apparitions télévisées, ses écrits témoignent bien d'une rare maîtrise de l'informatique, cette science en voie de devenir l'arme numéro 1 de contrôle du pouvoir, dans nos futurs sociétés de computers.

Son ascension au pouvoir, en 68, était en grande partie basée sur l'entretien du mythe "du nouveau premier ministre, jeune, beau, charmeur, athlète, bref l'homme neuf qu'il fallait pour secouer un peu ce pays de Canada" (pour être secoué, il l'a été). M. Trudeau, à chacune de ses apparitions publiques ou télévisées, perpétuait avec art cette image qu'on avait bâtie autour de lui. Beaucoup de cervelles ont laissé cette image en question s'imprégner et Trudeau, heureux de son jeu de tactiques et de ficelles, a maintenant le cul sur le trône fédéral !

La télé-informatique, dont fait partie la télévision communautaire, est un secteur fondamental de notre société d'aujourd'hui et de demain. Si nous voulons édifier un nouveau monde, à notre image et où règnera la vérité, il faut sans plus tarder, songer à contrecarrer l'effet des grands réseaux de communication actuels sur la collectivité, première étape vers la prise en main de ceux-ci, qui seraient d'ailleurs supposés appartenir au Peuple depuis toujours.

Pierre Brisson

LUCIDES:

UN ORGANISME POPULAIRE DE SHERBROOKE

Lucides est un mouvement de citoyens qui ont décidé de se regrouper et travailler ensemble aux problèmes qui les touchent.

Lucides est un instrument pour permettre de donner une voie à ceux qui n'en ont pas.

Lucides se compose de quatre comités de quartier, de deux secteurs (logement, coopératif) et de services tels : secrétariat-finance, relation extérieure, coordination.

Les comités de quartier ont comme objectif d'établir des contacts avec la population, dans leur milieu de vie ; les buts qu'ils poursuivent sont de regrouper les gens sur les problèmes qu'ils vivent dans leur quartier ; amener les gens à s'organiser pour se donner une voix et défendre leurs droits. Faciliter les relations entre les citoyens de quartier.

Le secteur logement prenait naissance à la dernière assemblée générale. Il est présentement en formation d'une Association de locataires à Sherbrooke.

Les buts que l'association poursuit :

- permettre aux citoyens d'être conscients de leurs droits de locataires ; informer les gens sur les difficultés, règlements ou lois dans le domaine du logement
- identifier les responsables du problème du logement
- développer de nouveaux moyens qui répondront aux besoins des locataires ; par exemple : la co-propriété.

Ajoutons que le secrétariat du logement entretient des relations avec la FALQ (Fédération des Associations de locataires du Québec). Celle-ci regroupe toutes les Associations de locataires de la province et s'est dotée d'un conseil d'administration.

Le secteur coopératif a d'abord étudié différentes formes dans le domaine coopératif. Présentement, l'action débouche sur la mise sur pied d'un comptoir alimentaire coopératif. Ce comptoir alimentaire a pour but de venir en aide aux démunis ; d'expérimenter et de développer une alternative au système actuel.

Pour venir en aide à ces groupes de bases, le mouvement s'est doté de services.

D'abord parlons du service de formation qui a pour but d'informer les

militants sur les thèmes qui les intéressent, de former des militants plus aguerris.

Il offre aux gens des cours de formation : "Citoyens face au pouvoir" lesquels font un tour d'horizon des problèmes et de la situation Sherbrookoise ; permet aux individus d'être plus conscients et sensibilisés à la collectivité dans laquelle ils vivent.

Le secteur secrétariat-finance s'occupe des questions financières et de secrétariat de tout le mouvement.

"Les Relations extérieures" ont comme but d'entretenir des relations entre l'ensemble du mouvement, les médias d'information et les autres groupes.

Chaque CCQ, les secteurs et les services sont regroupés au Comité de coordination (Comcor) ; ce dernier comité permet aux différentes actions dans le mouvement de se coordonner ; aussi, il détermine les grandes politiques et orientations du mouvement entre les Assemblées générales.

C'est l'organisation qu'on a voulu se donner pour essayer de réaliser un regroupement important de citoyens dans la ville de Sherbrooke.

C'est ouvert à tout citoyen, qu'il soit travailleur, chômeur, assisté social, étudiant, ménagère, toute personne désireuse de travailler à son mieux-être, à bâtir une société meilleure.

Il est important que si l'on veut que ça change au Québec qu'on commence par essayer de changer des choses dans son propre milieu, dans sa ville, Sherbrooke.

Soyons au fil de l'actualité en lisant les journaux sherbrookoises, en participant aux différents organismes populaires de la ville.

C'est nous, les jeunes, qui allons être la société de demain ; quoi que nous fassions ; donc, il est important que nous travaillions, tout de suite à notre mieux-être.

Si l'on ne veut pas que le cercle des étudiants demeure fermé, une chapelle ardente de la révolution euphorique, c'est important qu'il se sensibilise à son milieu de vie qui est Sherbrooke ; aux problèmes des autres groupes de la société qui paient les belles écoles qu'on a, afin de ne pas devenir les exploités de ces mêmes classes.

ALEX LE DROP-OUT

Eh oui, la coopérative étudiante du CEGEP a ouvert sa librairie Alex-extérieur du CEGEP. Sans doute s'interroge-t-on sur les motifs qui ont précédé cette décision. J'explique la situation.

La Coop à ses débuts

Avec la dissolution de AGECE (Association générale des étudiants du Cegep) au mois...71, l'administration demandait aux étudiants "quoi faire avec l'argent de l'AGECE ?" Des projets furent élaborés et la décision fut : \$5,000 au projet de "Coopérative étudiante" et \$5,000 à différents projets étudiants.

Elle a commencé par opérer deux magasins (un au campus Est, un autre au campus de l'Ouest) ; l'on y retrouvait : journaux, revues, etc.

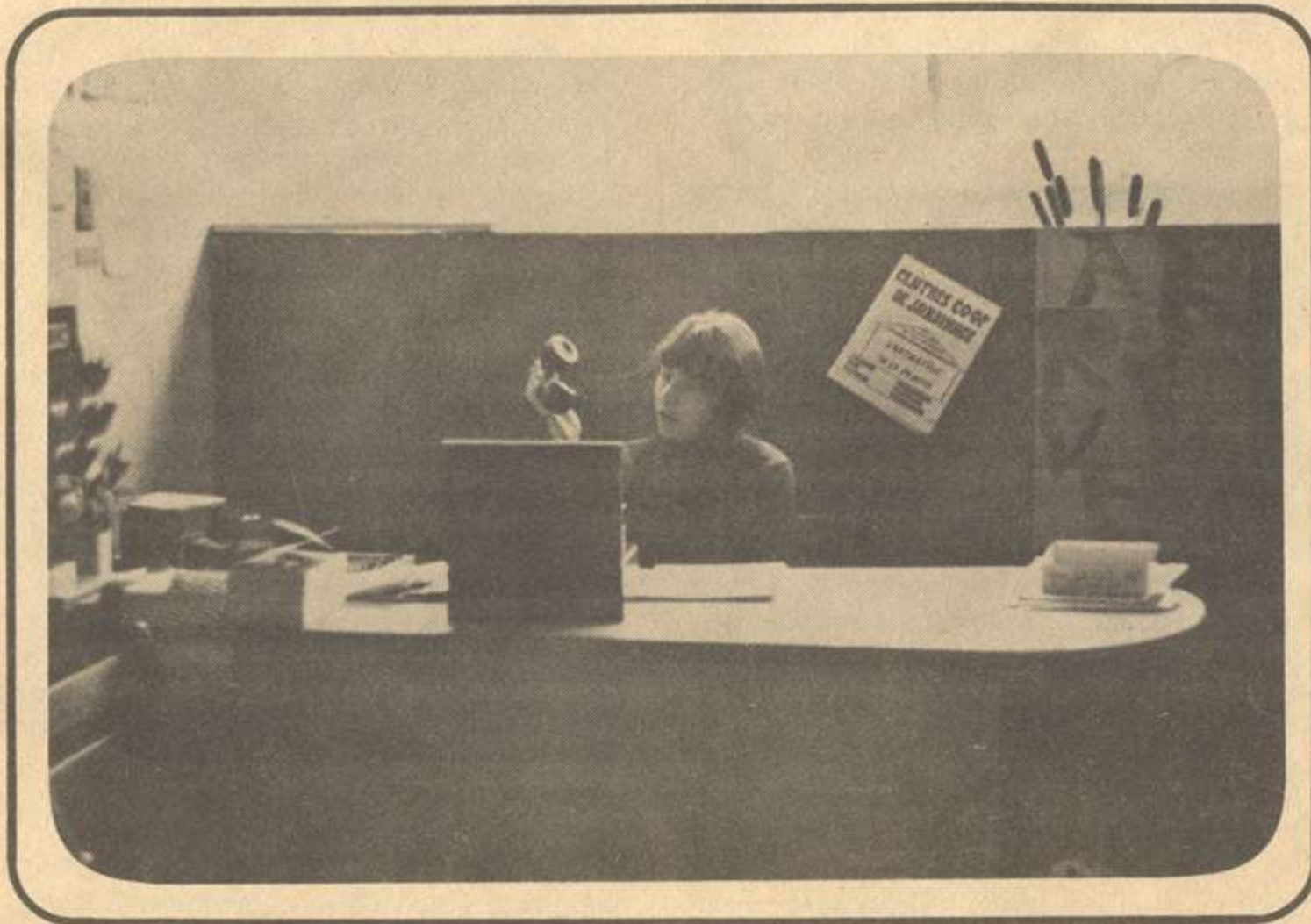
Au cours des premiers mois, la coopérative a fait face à des difficultés imprévues ; elle a dû fermer son magasin de l'Ouest. Le chiffre d'affaire n'a été qu'environ \$16,000 pour l'année 71-72 ; peu d'achats et de ventes ayant été enregistrés, ceci a provoqué un déficit de comptabilité.

Les états financiers du 31 décembre montraient donc une situation difficile.

Au deuxième semestre, une équipe s'attachait à remettre les livres en ordre. Ainsi, la productivité augmentait. Le 10 février, le secteur Presses coopératives apparaissait, avec le lancement du livre "Bye Bye USA", livre réalisé par des étudiants du CEGEP 1. Au 31 mai, les états financiers étaient appréciables.

Des projets

Dès la première année, l'Association coopérative désirait opérer avec la librairie. Toutefois, le contrat qui liait



l'administration du CEGEP avec la librairie Dussault n'expirait qu'en juin 1972. L'administration donnait toutefois son vote de confiance pour les années à venir.

Très tôt des démarches se sont amorcées (lettre à l'administration en octobre 71). De plus en plus on parlait de librairie coopérative au CEGEP. A la fin de l'année scolaire, l'Association coopérative présentait un contrat à l'administration. Celle-ci s'objecta, ses excuses étaient celles des mauvais états financiers du premier semestre (tout en refusant de tenir compte des états du 31 mai).

A cette date, des démarches avaient été entreprises auprès des maisons de distribution ; entre autres, citons la Fédération des Coopératives Étudiantes du Québec (FCEQ). Devant cette attitude du CEGEP, la coopérative fit appel à la FECQ. Celle-ci (avec un chiffre d'affaire de \$2 millions cette année) décida de prendre en charge la librairie coopérative en présentant elle-même un contrat à l'administration ; elle prenait comme contrat de base celui de la librairie collégiale actuelle. De plus, la FCEQ endossait tout risque d'inventaire possible (tout en laissant pleine liberté à la Coop de Sherbrooke) L'administration avait tout avantage à accepter ce contrat puisqu'elle se voyait décharger de tout risque d'inventaire à payer. Chose qui n'existe pas avec la librairie collégiale actuelle. Aucune réponse officielle n'est parvenue à l'Association coopérative (le contrat avec Dussault a-t-il été renouvelé?) à la date du 10 août 72.

A la suite de ceci, la coop décida d'ouvrir la librairie Alex-extérieur du CEGEP, au 243 Alexandre.

La clause 8.2 du contrat disait : "La Fédération s'engage à écouler dans les différents CEGEP du Québec les livres qui vous restent de l'ancien contrat. Le CEGEP n'aura aucune responsabilité sur les stocks invendus."

Pourquoi s'organiser en coopérative?

Le commerce du livre, papeterie est l'un des plus imposants au CEGEP. Il serait intéressant de connaître en chiffres la consommation de l'étudiant en manuels scolaires, livres généraux, papeterie.

Le "coopératisme" c'est une alternative au système actuel qu'est l'entreprise privée. Ces deux formules s'opposent d'abord au niveau des objectifs. Tandis que l'entreprise privée vise essentiellement le profit, le coopératisme est à but non lucratif, il remplace "profit" par "meilleures conditions d'achat et meilleurs services". Le bon fonctionnement de cette dernière est basé sur la participation de ses membres ; elle s'administre en fonction des décisions prises par ceux-ci en Assemblée générale et ensuite le Conseil d'Administration élu par cette Assemblée Générale de tous les membres administre la coopérative étudiante selon ce que ses membres ont décidé.

La coopérative c'est l'organisation qu'on a bien voulu se donner : parce qu'elle nous permet de se regrouper autour de choses qui nous plaisent et d'y travailler. Pour nous c'est une façon de contrôler notre économie ; c'est un ap-

prentissage sur le plan commercial, une façon de participer à notre mieux-être ; c'est une auto-formation, une initiative poussée au bout.

La librairie, c'est une chose parmi tant d'autres. Il faudrait aussi parler de "pub coopératif, d'ateliers culturels, peinture, art (cuir, artisanat, émaux en cuivre, etc.) commerce de vieux livres... C'est possible que ça swing au CEGEP. Il s'agit de se donner le mot.

L'administration...

Le geste de l'administration est un coup de guillotine pour nous. D'une question aussi importante pour les étudiants... Savez-vous ce que l'on en a fait au Conseil d'Administration? Ces messieurs (vous savez de qui il s'agit) se disaient "peu au courant" de cette situation ; ils ont donné carte blanche à M. Sabourin en ce qui concerne cette décision. Ça vous donne un petit aperçu de la façon dont se prennent les décisions au CEGEP.

Nous n'entretenons plus d'illusions face à vos intentions, messieurs, de faire du CEGEP de Sherbrooke centré sur l'étudiant.

— Vous désirez voir le contrat que la FCEQ a présenté à l'administration?

— Vous désirez vous approprier une copie des derniers états financiers de la Coop? Adressez-vous aux responsables de l'Association coopérative étudiante du CEGEP.

En passant, on s'appelle : Librairie Coop Alex-andre Alex le drop-out, Alex-térieur.

En devenant "membre" vous obtenez 10% de réduction sur l'achat de vos livres et papeteries.

Le Cousin d'Alexandre



P.S.:

Au moment où le Québec vit la crise de sa libération, il est de plus en plus important que les Québécois cessent d'être autant paranoïques.

Il est fascinant de voir combien de gens se prennent pour des felquistes dangereux qui ont à craindre les policiers, les scabs, les opposants, etc.

Au rythme où nous sommes partis avant même que la révolution ne soit faite au Québec, les asiles ne seront pas assez nombreux pour recevoir tous les révolutionnaires de tavernes qui se font

plus peur que la police puisse s'intéresser à eux n'ayant pas de temps à perdre.

Ce phénomène dont je n'ai pas été exclu et que j'ai même probablement vécu plus que d'autres laisse cependant ressortir un danger éventuel qui à longue haleine peut être négatif. Tous ceux qui sont engagés, écoeurés de se sentir épiés, jugés, analysés, catalogués, pourraient bien un moment donné décider de devenir freak social et ne plus rien vouloir savoir du monde des changements sociaux.

Par ailleurs, la tension que crée une telle situation ne pourra que créer dans un coup dur qu'une psychose générale qui permettra au Québec, si on ne voit pas à éliminer cette situation, de voler la vedette à la révolution française où des centaines d'innocents et même de partisans de la cause ont été éliminés parce que l'on avait des doutes... belles perspectives...

L'élément le plus important demeure quand même toute la perte des énergies et des nerfs dont on a tant besoin simplement pour des hallucinations.

NOS BELLES MINOUNES...

Par un très beau matin pluvieux de septembre je décidai de prendre l'autobus pour me rendre du campus ouest à la rue Carillon. Après un merveilleux voyage d'une heure et demie dans deux limousines du tout récent modèle j'arrivai chez moi. La semaine suivante je fis le même trajet mais cette fois-ci à pied, le voyage me prit alors 45 minutes ce qui m'amena à la conclusion que je marchais trop vite ou que le service de transport en commun était défectueux. Après mûres réflexions j'ai donc opté pour la deuxième solution. Le service de transport en commun de Sherbrooke étant tout à fait désastreux.

Le service de transport en commun est un service dit public et la ville devrait se faire un devoir de forcer la compagnie Sherbrooke Transit à modifier son service pour le rendre plus adéquat ou bien lui retirer son permis et à faire marcher ce service elle-même car je crois que nous payons assez de taxes pour au moins avoir ce minimum.

Fait intéressant bien qu'elle possède 39 autobus en état de fonctionnement elle n'en emploie que 15 au maximum le jour pendant la semaine et que 9 au maximum le soir le jeudi et le vendredi.

Pour ce qui est de leur état vous n'avez qu'à regarder ces chères vieilles minounes lorsqu'elles daignent se montrer le bout du nez au coin King-Wellington. Sherbrooke possède 4, oui je dis bien 4 rutilants nouveaux modèles 1972 (essayez de les trouver et bonne chance ! Un indice recherchez la 24 ou la 38)

Ayant une soirée de libre je me suis donc mis à consulter quelques rapports et je fis ressortir les questions les plus révélatrices avec leur pourcentage de oui comme réponse à la question en plus d'y ajouter quelques commentaires.

- A) Est-ce que le service de transport en commun dans sa forme actuelle nuit à la circulation quotidienne ? Oui 52.27%. Tout les circuits partent et aboutissent dans le centre-ville d'où un magnifique embouteillage sur les heures de pointe.
- B) Les quartiers sont-ils bien desservis selon leur importance académique, industrielle, commerciale et administrative ? Oui 34.40%. A ceci-on pourrait dire que le centre-ville est trop bien desservi par rapport à des quartiers comme le nord et l'est.
- C) Seulement 26.66% des gens considèrent la fréquence de passage comme suffisante. On ne vit pas au rythme lent et calme des pays des tropiques et de l'Equateur mais en Amérique du Nord où tout va vite, vite, vite... Alors Messieurs soyez gentils et augmentez vos fréquences de passage.
- D) Est-ce que les tracés répondent adéquatement à vos occupations ? Oui 19.55%. Alors soyez plus serviables et si vous voulez rester dans la "game" CHANGEZ-LES.
- E) Êtes-vous satisfaits de votre système de transport en commun ? Oui 12.06%. Qu'est-ce que la ville de Sherbrooke attend pour forcer Sherbrooke Transit à améliorer son service ? Le Messie ?

De plus les autobus vont au petit bonheur. Il serait peut-être temps d'y mettre un peu de sérieux. Que vous soyez enchantés (peu probable) ou désappointés (probable) par notre service de transport en commun (sic) faites parvenir vos félicitations délirantes ou vos plaintes selon le cas à : Régie des transports du Québec, 880 Chemin Sainte-Foy, Téléphone : 643-5673, Québec, Province de Québec.

Cette Régie a des pouvoirs considérables et on peut espérer finir par avoir un véritable système de transport en commun. De plus si vous êtes contre la pollution sachez que l'autobus pollue de trois à quatre fois moins qu'une automobile.

La meilleure solution à adopter pour régler le problème serait d'ériger un plan de trois axes N-E l'un sur King, l'autre sur Galt et le dernier sur Portland-Terril, et quatre axes S-O l'un sur Bowen, l'autre sur Belvedere, le suivant sur Dufferin-Wellington et le dernier sur Jacques-Cartier-Denault-Université avec une fréquence au ¼ d'heure (Rapport de Lucides sur la situation du transport en commun).

En attendant je continuerai à marcher,

Pierre FORTIER

ET NOS VIEILLES GIMBARDES

Au cours d'une séance pendant laquelle la baraque, entendre par là hôtel de ville, a failli sauter les représentants de Sherbrooke Transit et de Lucides en sont venus aux prises au sujet du système de transport en commun. Sherbrooke Transit a affirmé dans son rapport que les propositions de Lucides sont inacceptables et il entend en fournir les preuves. Ces messieurs prétendent que le tracé proposé par Lucides ne serait pas valable. Mais ici il y a un hic, Lucides avant de fournir son tracé avait consulté la population lui demandant ce qu'elle reprochait au sujet du système de transport en commun en plus de la questionner sur ses besoins en frais de transport. Par après le rapport fut soumis à l'étude pour corriger les erreurs possibles. Et c'est après toutes ces étapes que Lucides a présenté son rapport.

Tout ce que Sherbrooke Transit a trouvé bon de faire c'est d'imposer un système sans en consulter les utilisateurs. De plus chose curieuse Sherbrooke Transit a mis sept mois à répliquer aux arguments de Lucides. Ceci démontre une seule chose clairement c'est que Sherbrooke Transit se moque éperdument de la population. Tout ce qui l'intéresse c'est de faire le plus d'argent possible en donnant un pseudo-service. Il est maintenant compréhensible que Sherbrooke Transit refuse les arguments de Lucides car si elle l'acceptait elle devrait faire circuler au minimum six autobus de plus, en plus d'allonger ses heures d'opération. Si Sherbrooke Transit continue à se moquer de la population il ne faudrait pas se surprendre de voir Lucides exiger la municipalisation du service. Reste à savoir si la municipalité le fera car il serait bon de savoir que Sherbrooke Transit appartient à la toute-puissante Power Corporation qui possède La Presse, La Tribune et etc. En attendant Sherbrooke Transit ne prend pas de chance, il vient de doubler le prix des billets pour les étudiants qui usent de son service sur l'heure du midi. Il est à noter que ce service opère au niveau du secondaire où très peu d'étudiants travaillent. C'est donc un moyen pour S. Transit d'aller chercher de l'argent dans les poches des contribuables qui en plus de payer leurs taxes servant à faire vivre cette ancienneté payent un surplus pour le transport de leurs enfants. Alors quand j'entends dire par les représentants de Sherbrooke Transit qu'ils ne font pas d'argent, ça me fait rire. Par surcroît Power Corporation est une Société qui est intéressée à faire de l'argent et il est improbable qu'elle opère une compagnie déficitaire comme prétend l'être Sherbrooke Transit.

Pierre FORTIER

Pour de plus amples informations

Consulter : Perspectives-Jeunesse 72 ; Opération Transport ; Étude du système de transport en commun de Sherbrooke sur vue comparative avec celui de Trois-Rivières, par Jean Nicol, Pierre Brisson, Claude Shink, Michel Côté ; Rapport de Lucides sur le transport en commun à Sherbrooke.

Essayer : Le système de transport en commun de Sherbrooke si vous parvenez par bonheur ou par chance à décrocher un autobus.

L'R DU Q EN ÉQUIPE

RÉDACTION :

Diane BERGERON
Pierre BRISSON
Jean CÔTÉ
Murielle DEPEAULT

Pierre FORTIER
Pierrette HINSE
Jean SIMONEAU
Hélène VEILLEUX



NOUS NE SOMMES QUE DES CHIÂLEUX

Nous ne sommes que des chiâleux. Nous sommes bien au Québec. Il n'y a pas de chômage. Tout le monde a un bon salaire. Les grandes entreprises nous respectent. Il n'y a jamais de lock out. Les travailleurs sont tous satisfaits. Ils travaillent dans leur langue et ceux qui gagnent \$40,000 par année ne sont pas mieux, sinon plus pauvres, que ceux qui travaillent en deçà du seuil de la pauvreté, à cause de leurs obligations.

Voilà tout ce que l'on essaie présentement de nous faire comprendre.

Pourtant, ce même régime refuse de nous garantir un niveau de vie raisonnable et ce, alors qu'il est nécessaire de continuer à entretenir un système militaire qui demande \$219 milliards par année, pour assurer un taux de dépenses inutiles raisonnable pour préserver la notion de l'autorité.

Selon une étude effectuée pour le président des États-Unis, il est rapporté que le système ne peut se permettre d'envisager pour le moment une économie de paix puisqu'aucune religion et aucune motivation de l'individu n'a encore été créée permettant de mettre sur pied un scénario efficace garantissant le maintien de l'autorité. Pour cela, il faut prévoir la possibilité de trouver un système de dépenses inutiles équivalent à celui de l'armée, soit de \$219 milliards à des fins pacifiques, hors de l'offre et de la demande.

Sans ce scénario, le régime risque de s'effondrer puisqu'il sera impossible de maintenir tous les emplois et par conséquent, il faudrait faire face à un danger de détérioration du système au complet. C'est pour cette raison, aussi déguelasse soit-elle, qu'actuellement on accepte d'avoir du cheap labor, que l'on fait la guerre au Vietnam et que l'on accepte dans un scénario de 10 ans d'organiser des famines en Asie pour faire face à la surpopulation. C'est dans cet ensemble qu'on rejette les demandes des syndicats... pour maintenir cette société d'assassins, n'ayant pas eu assez d'imagination pour créer un nouveau régime.

Actuellement, forcer le système tant communiste que capitaliste à verser les \$219 milliards annuels et les consacrer à la préparation de la paix signifierait de permettre à des milliers de personnes de vivre quelque 10 à 20 ans de plus (quand ce ne sont pas les enfants qui sont touchés). Est-il raisonnable de poursuivre un régime d'exploitation où la vie humaine a moins d'importance que l'ordre établi ?

Le Biafra, par exemple, qui a fait pleurer tant de bonnes âmes, a existé simplement pour l'acquisition ou plutôt préserver l'acquisition de puits de pétrole dans le pays sécessionniste qui cherchait à acquérir son indépendance. Des centaines de milliers d'Indiens ont été exterminés en Amérique du Sud

pour des raisons similaires. Au Vietnam, la guerre se fait aussi pour la richesse du sol.

Que le régime actuel refuse de fournir un salaire minimum garanti sous prétexte qu'il faudra hausser les taxes, ce n'est que de la foutaise puisqu'avec le système parallèle militaire, un régime hautement socialiste qui éliminerait à l'échelle internationale tous les problèmes de la famine, des taudis, de la santé, de l'éducation, ne suffirait pas à créer un service de dépenses assez important pour assurer la stabilité du régime après 10 années. Et, publiquement, politiquement, on lésine pour quelques millions.

Par ailleurs, il faut reconnaître que le désarmement pourrait à première vue paraître insurmontable, mais des études ont été faites permettant de dire qu'il est maintenant possible de le faire bilatéralement sans trop de danger.

Comme on le constate, on ne devrait pas se poser la question à savoir si le salaire minimum de \$100 garanti est trop élevé, mais comment un régime pourrait être appliqué pour permettre aux gens de vraiment vivre. Le salaire minimum devrait-il être de \$100 par semaine avec un réajustement, selon le nombre d'enfants pour les familles nombreuses, ou être immédiatement fixé à \$150, plus un réajustement avec le nombre d'enfants ?

Par ailleurs, en acceptant une économie de paix, un monde qui ne sera plus fondé sur la peur, mais sur la "Paix et l'Amour", il faut accepter la création de nouvelles valeurs et de nouveaux moyens qui feront à la fois appel à l'imagination et à la tolérance. Il faut trouver de nouvelles motivations de vivre. Un tel régime ne pourra voir le jour tant que la minorité bien pensante n'aura pas fait comprendre à la majorité les rouages qu'il faudra mettre en place pour changer le monde ainsi que les problèmes que cela suscitera, pour passer de la peur comme motivation de base à la responsabilité individuelle et sociale, un nouvel ordre sans violence raffinée ou non, sans guerre pas plus para-psychologique qu'atomique.

Par conséquent, il appartient aux penseurs de se rendre parfaitement compte que toute forme de violence sert actuellement le système. Aussi, si on veut le changer en profondeur on ne tentera pas de donner la chance, pour des raisons de sécurité d'état, de créer une dictature universelle des trois ou quatre grandes puissances.

D'autre part, il faut se rendre compte que la non-violence ne signifie pas soumission, mais la recherche de nouveaux moyens, tout aussi efficaces que les muscles, pour créer un monde humain.



“D'une mare à l'autre”

LE BICORNE

ORGANE DU PARTI RHINOCÉROS

EN PRIMEUR

POURQUOI ME PRÉSENTER RHINOCÉROS ?

Vous êtes pas sérieux ? Je dois pas répondre à ça ? Vous tombez dans ma plus profonde intimité. Je ne sais pas si je devrais. Je devrais. Vous croyez que je peux ?

Eh bien. Quand je suis venu au monde. Ah ! pis je devrais pas. En tout cas, si le pays du Québec a pu attendre 100 ans avant de se plaindre, je peux bien le faire après une semaine de voltigeuse réflexion.

Quand je suis venu au monde mon père m'a trouvé si laid qu'il a explosé. J'avais l'air d'un vrai rhinocéros, avec un nombril tel que mon père crut que je bandais déjà. Y était bien découragé de voir un mongol, malade comme un chien, étaler une telle posture. Mais, mon père avait le sens du commerce, y vivait déjà dans la société de consommation. “Tout s'achète et tout se vend, même les mongols”. Tout de suite y a ajouté : “torrieu, je l'ai. Je vais le mettre au cirque.”

Maudit que mon père en a arraché avec moi. A 14 ans, j'avais pu l'air d'un rhinocéros,

nous portent tout de suite à l'hôtel des martyrs canadiens. Va falloir que je fasse queue chose. Si le peuple crève, moi, il faut que je devienne riche. Après tout, c'est pas de ma faute s'il crève.”

Je me suis rappelé mes origines de rhinocéros, Kaliss ! une corne y faut que ça serve à de quoi.

Je me suis embarqué dans la course. Y a des maudits chacals dans cette course-là. C'est pas tellement important. Les rhinocéros ça se chrisse ben des gratte-ciel. Ces gros buildings-là, ça occupe l'air que ça devrait pas. Ça prend la place des fleurs et ça sue au soleil. Un rhinocéros, ça se fiche de ne pas travailler en autant que ça rapporte une bonne paye. Le chômage, c'est pas fait pour les caves. Les Américains nous doivent bien ça de nous fournir un petit système social. Y pourraient, par exemple, en plus, nous construire avec l'amiante un grand cache-soleil, l'hiver, pour protéger nos bancs-de-neige. Mais non, y amènent l'amiante chez eux sans nous laisser même les débris. Ils nous creusent sous les pieds jusqu'à ce qu'on tombe dans le trou, y s'en fichent eux autres qu'on se casse la gueule en tombant. Mais ils ne nous auront pas.

On va se pendre par nos cornes avant d'abdiquer. Et pis là au moins on les aura les Anglais, devenus tous Américains. Confortablement suspendus dans les airs, on les battra dans la course de l'espace. On sera les premiers à mettre le pied dans le nouveau monde... mais on ne fera pas la même erreur que nos ancêtres : on ne tuera pas les indiens, on fumera avec eux le calumet de la paix du pot, pis revivra nos danses de tam-tam, libérés, on fera la foire permanente.

Seuls, dans notre jungle à nous, avec notre bois à nous, pis nos truites à nous pour nous nourrir. Nous ne serons plus de la confédération, mais de la fusion de la réalité dans le rêve.

On fumera assez que 100,000 nouveaux cultivateurs devront se mettre instantanément au travail. Fini les dix heures par jour. Il faudra maintenant travailler 12, 15 même 18 heures par jour. Au début, il faudra ben accepter de travailler pour rien mais pour ceux qui ne seront pas morts de faim, ça va être payant en maudit. On sera les nouveaux esclaves des pyramides, soumis au bout à ceux qui se paient des palaces. Ça pas changé.

J'ai été à l'école longtemps pour être candidat. J'ai appris l'anglais chez General Motors. Je me suis perfectionné chez les immigrants. “I am perfectly bilingual. Can I have my job now ? J'ai été longtemps à l'université. J'ai bien des diplômes. C'est pas que les diplômés donnent une job, mais ça améliore le statut, ça rehausse l'échelle d'un gradin.

Je suis socio-psycho-neuro-physico-bio docteur ès lettres modernes de l'antiquité anthropologique de l'homme romanesque.

Je sais déjà que les Québécois aiment souffrir pour maintenir l'ordre et la justice. J'ai trouvé un truc pour les aider. Je créerai 95 paliers de gouvernement pour savoir encore moins où demander des octrois et trouver plus vite où payer plus d'impôt.

Bien oui, comme tout le monde, je veux avoir beaucoup d'argent pour oublier la shop. Je veux une job à rien faire. Je veux des gros pots-de-vin des grosses compagnies pour redistribuer les bénéfices en nouveaux chô-

meurs. Je veux aider mes amis à se placer facilement les pieds. Si vous croyez qu'ainsi on ne mangera pas assez de merde, vous vous trompez, nous construirons des taudis, nous fournirons les escouades anti-émeutes pour assurer les sacrifices quotidiens. Le paradis, ça se gagne. Comme ça tous les rhinocéros seront riches et tout le monde pourra aller au ciel. C'est la grâce que je vous souhaite tous. Amen.

Jean SIMONEAU
Candidat Rhinocéros dans
le comté de Sherbrooke



mais d'un singe. Un singe nu. On m'a appelé Chita. Chita par ci, Chita par là qui m'appelaient. Moi, j'étais resté accroché à mon état de rhinocéros et j'avais l'intention de faire reconnaître ce statut.

J'ai refusé à ma mère de faire son curé. Je me voulais un gros taureau avec une seule corne. Je rêvais rien qu'à ça. Je me disais : “Si j'étais comme avant, je ne serais pas condamné à vivre dans un zoo. Je serais à l'air libre. Je courrais dans les champs plutôt que m'user le cul à manger des peanuts, à faire des grimaces comme les étudiants à leurs examens. J'irais partout la corne en l'air. Je serais plus libre que la liberté.

Quand j'ai accepté de n'être qu'un singe, j'ai voulu faire des farces, devenir bouffon, un grand bouffon de la politique, mais je venais du peuple. C'est pas donné à tout le monde du peuple de faire un politicien. Ça prend des heures de bossage à la Dominion Textile pour gagner le fric nécessaire pour le dépôt.

En devenant politicien, je cherchais à me restituer mon statut, jadis allant de soi, de rhinocéros. Je voulais un statut social, un vrai, tu sais six pieds et queue, grosse bagnole, grosse job, grosse queue, bin de l'argent, un Louis Mariano tout craché, une de ces maudites vedettes qui regardent par-dessus le balcon pour savoir jusqu'où y a su pisser. Pis je suis tombé de la voie lactée, je me suis ramassé un gars ben ordinaire. Je me suis dit : “Christ ! ça pas de bon sens. Tout le monde couche dans la rue, quête sa soupe en anglais. Si au moins y pouvaient quêter dans leur langue maternelle. Ça pas de bon sens qu'on soit encore aussi poigné, que les curés



THE SHERBROOKE RECORD 5 octobre 1972, p. 1

A new animal in political zoo

By ALEX RADMANOVICH

Record Reporter

SHERBROOKE — Jean Simoneau, leader of the Rhinoceros Party, kicked off his campaign for the Sherbrooke constituency at a public meeting last night.

Rhinoceros Party chief presented his solution to the economic ills of the region.

“There are three areas of priority in my economic platform,” he declared, “agriculture, tourism and

preventing dumping of foreign goods and the best way to accomplish that is to bring 30,000 Japanese workers to the Townships,” the Rhino chief articulated.

An additional measure in the platform...

LA TRIBUNE
6 octobre 1972, p. 3

Un rhinocéros dans le comté de Sherbrooke

Sherbrooke — Un cinquième candidat officiellement fait son apparition sur la scène politique du comté de Sherbrooke alors que le parti Rhinocéros a décidé d'entrer dans la bataille.

Le porte étendard de ce parti à Sherbrooke sera M. Jean Simoneau, qui a présenté officiellement sa candidature et qui ouvrira sa campagne ce soir.

La campagne du parti Rhinocéros, dans le comté de Sherbrooke aussi bien que dans les autres circonscriptions où il sera représenté, se fera évidemment en signe de l'humour, comme en

Sain de corps et d'esprit,

Je soussigné écrire lisiblement en rhinocéros

faisant miennes les positions rhinocériques, je désire contribuer pour la somme de \$..... (S.V.P. un bon montant)

à l'épanouissement de l'idéal rhinocéros.

(prénom)

(nom)

(adresse)

adresser à :

LE PARTI RHINOCÉROS
336 MOORE, APP. 6
SHERBROOKE

"J'ai massacré des gens sans raison pour être une vraie police".

Cette déclaration de l'ex-agent Roger Paul, de Sorel, pourrait non seulement s'appliquer à lui, mais à bien des policiers qui, sous le couvert qu'ils représentent la loi, se permettent de défouler leur sadisme.

Si à Sherbrooke, la majorité des policiers méritent des félicitations pour leur civisme et leur humanisme, il ne faut pas croire que notre corps policier ne compte pas ses héros de l'abus de pouvoir. Le cas rapporté dans le dernier numéro de L'R du Q n'est pas le seul. Les avocats consultés à cet effet, ont fait remarquer qu'il est difficile de prendre des poursuites dans les cas qui leur sont soumis pour deux raisons : 1 — le détenu frappé est souvent seul avec un groupe ou un policier, d'où la difficulté de faire la preuve 2 — les policiers adoptant ces méthodes s'arrangent habituellement pour ne pas porter de marque permettant leur identification.

Cette situation démontre la nécessité d'obtenir une loi permettant de poursuivre le corps de police ou ses responsables, avec possibilité de représailles judiciaires, si ce dernier refuse ou retarde la possibilité d'obtenir les services d'un avocat. Ces cas pourraient faire l'objet de plaintes, par exemple, à l'ombudsman.

Certaines déclarations rappellent des situations qui ont existé à Sherbrooke même. On sait qu'un agent a été fortement pénalisé, plus qu'un autre confrère qui avait fait la même offense, parce qu'il avait été lié à l'enquête sur la police. Il semble aussi que des sentences seraient aussi accordées pour des paccodilles.

Pour comprendre certains procédés des policiers abusifs, voici quelques passages de la déclaration de l'ex-agent Paul (Nouveau Samedi) : "Quelques minutes plus tard, on nous appelle dans un restaurant ; il y a des gars "chauds" qui font du tapage. Ils sont trois, nous aussi. Tout le monde commence à se taper sur la gueule. Moi, je retenais mon gars et lui disais "fais pas l'fou". Il était épouvanté et moi, j'avais aussi peur que lui. Je voyais les autres taper sur les gars, mais je n'arrivais pas à comprendre. Ces bonshommes n'avaient pas besoin de se faire frapper, ils étaient saouls. Dans mon esprit, la police devait les protéger plutôt que de les punir, les faire dormir au lieu de les renfermer comme des criminels."

"Pendant les trois années où j'ai fait partie de la force constabulaire, j'ai eu à maintes reprises, connaissance de sévices corporels infligés à des personnes détenues dans nos cellules. Il m'est même arrivé de laver, avec une "mop", le plancher du bureau du détective Beaupré, qui était plein de sang. Ce sang appartenait à un vieillard de 60 ans

qui avait volé des lacets de bottines et à qui on voulait faire admettre un délit beaucoup plus grave."

"La population en général prend conscience de la dégradation du système et le policier, qui est le symbole le plus proche du citoyen, est le premier à en subir les conséquences. En fait, il est le bouc émissaire de ce même système. De fait, le rôle du policier devrait être d'abord de protéger le citoyen et non de le massacrer."

"Une autre fois, le chef Vallée a suspendu un gars parce qu'il avait oublié de sonder une porte. Or, il existe 7,000 portes et plus de 15,000 fenêtres dans la ville, c'est bien humain d'en oublier une."

"On pratique moins la violence physique, mais on utilise de plus en plus la violence morale pour terroriser les citoyens. Encore la semaine dernière, une jeune fille de la célèbre famille Simard, est venue nous parler dans le parc. Le détective Beaupré, qui devait surveiller de sur les toits, comme d'habitude, n'a rien trouvé de plus brillant que d'aller avertir les parents de cette jeune fille, leur disant qu'elle était en train de devenir une putain parce qu'elle nous parlait. Ça, c'est du terrorisme."

Par ailleurs, le lendemain d'un hold-up à Magog, un policier de Sherbrooke affirmait : que les policiers auraient tiré les bandits dans la tête et non dans les jambes. "C'est Christ là, il ne faut pas les manquer." Heureusement, ce n'est probablement qu'une exception.

Les policiers ne sont pas tous des "assassins permisibles", à Sherbrooke, règle générale, il n'y a pas de problème "officiel". Ce n'est qu'en cellule, si le prisonnier, n'obtempère pas aux rituels de la politesse et de la soumission. Que dans certains cas, la police doive avoir recours à la violence pour sa protection, cela se conçoit très bien ; mais frapper pour les interrogatoires ou parce que le prisonnier est récalcitrant, c'est de l'assaut pur et simple tout aussi punissable que toute autre forme de violence en vertu du code criminel. Pour ce faire, toute personne ayant été molestée par les policiers, lors de leurs arrestations, trouveront l'espace nécessaire dans L'R du Q pour dénoncer la situation.

Le front commun des jeunes de Sorel, Saint-Hyacinthe et Ste-Thérèse contre le traitement que fait subir les policiers aux usagers de la drogue devrait s'étendre à la grandeur du Québec. A date, quatre personnes ont succombé à ces traitements (dont trois suicides) André Vassart, Serge Mandeville, Alain Gagné et Maurice Friolet. (Voir Nouveau Samedi et Montréal-Matin)

LE FLICK GOU-GOU-GOULET

Il ne faut pas s'imaginer que le problème soulevé par le policier Goulet, de Ste-Thérèse soit un fait divers : il est le symptôme d'un problème beaucoup plus profond.

Ce problème soulève celui de l'abus de pouvoir dont font montre certains policiers, ceux dont le mot "autorité" leur monte à la tête. Il sera certes moins intéressant pour les policiers qui ont le sang chaud de déverser leur pathologie psychologique sur le dos des gens moins nantis. Il y aura des risques. Certains policiers ont déjà montré leur épreuve en se trouvant moins en sécurité de travailler comme auparavant.

Par contre, ce problème fait aussi ressortir également deux autres aspects importants du problème : 1- ce ne sont pas tous les policiers qui sont pour les méthodes fortes et certains n'ont jamais rien dit par solidarité aux corps policiers ou aux syndicats, 2- la politique municipale y a sa place : "Toutefois, un porte-parole des policiers de Montréal nous déclarait en fin de semaine que cette menace de grève pourrait peser sur de petites municipalités où l'ingérence politique est peut-être plus marquée." (Dimanche-Matin), le même journal qui, une semaine avant, défendait Goulet.

Si le travail de policier-dompteur ou politique est remis en question, il ne faut pas non plus oublier de remettre en question la situation qui existe souvent dans les petites municipalités entre les policiers et le conseil municipal, ou même parfois la population qui par son conservatisme voudrait bien que la police se serve de ses arguments chocs. S'il est inacceptable qu'un policier se serve d'une arme dans les cas où sa vie n'est pas en danger ; s'il est inacceptable qu'il frappe les prisonniers en cellule, il est aussi inacceptable que des conseils municipaux abusent de la santé de son ou ses policiers en les faisant travailler un nombre fou d'heures à des prix souvent ridicules. Si l'on veut un service de



police qui soit en dehors des reproches, il ne faut pas lui demander l'impossible. C'est ridicule de demander à un type de garder son calme, s'il est épuisé, s'il n'a aucun appui, etc.

A Québec, la Sûreté du Québec, par exemple, dans les cas de dangers d'émeute (devant le Colisée, entre autres) ne craignait pas les manifestants, mais l'intervention des gorilles de cette ville qui comme, on le sait, sont particulièrement reconnus pour leur fascisme. Il n'appartient pas aux policiers de dicter aux gens les valeurs qu'ils respecteront ; la loi ce n'est pas la police. A Sherbrooke, par contre, les policiers sont reconnus pour leur calme. Aussi, à Québec a-t-on dû se servir de bombes lacrymogènes alors qu'à Sherbrooke, il n'y a jamais eu de problème du genre. C'est une preuve en faveur du groupe de policiers optant pour la suppression des méthodes fortes, et la nécessité d'enlever la police d'un contrôle politique ou borné.

En Angleterre, les policiers ne portent pas d'armes, pourquoi n'en serait-il pas de même au Québec ? Probablement parce qu'en Angleterre, les poli-



ciers n'ont jamais eu à s'identifier dans un rôle répressif.

Somme toute, il est grand temps qu'un ménage soit fait dans les corps policiers, de façon à ce que ceux-ci ne soient pas instruments politiques et que les "fiers-à-bras" aillent exercer ailleurs leur violence. Quand la police ne cognera plus sur les gens, même ceux qui sont arrêtés puisque se sont aussi des humains, la police sera vraiment là pour protéger les citoyens et il faudra solidement l'épauler.

Par contre, il ne faut pas interpréter le silence des journaux comme un signe que tout va bien. Les journaux ont intérêt à ne pas dénoncer de "mauvaises" situations. La Tribune doit ses informations à ses bonnes relations avec les corps policiers. Quand on sait que les articles les plus vendeurs sont les accidents, faits divers, etc., il faut bien comprendre que ces relations ne sont pas seulement importantes pour obtenir des informations, mais parce que ces informations sont ce qui fait que le journal est aimé ou pas. (Dracula est encore bien vivant à Sherbrooke. Remember).

Suicide ou assassinat

A Sherbrooke, la répression n'existe pas. C'est ce que l'on sait quand on lit ou écoute les nouvelles officielles de nos bons média d'information.

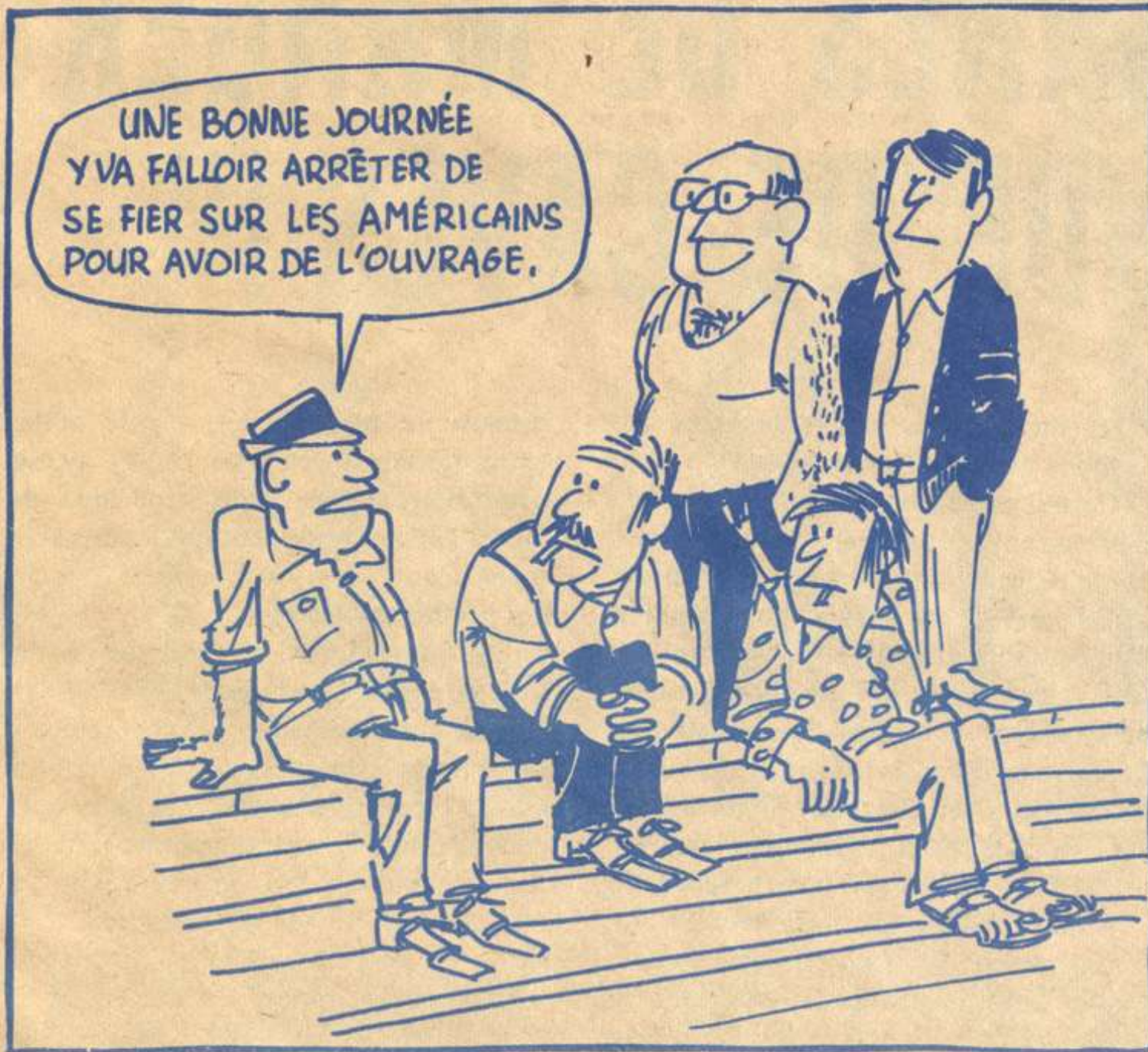
Pourtant, bien des circonstances entourant la mort de Gaston Gouin, un poète de chez-nous, restent obscures. De plus, un éditorialiste de CHLT a dû abandonner ses émissions ayant reçu à maintes occasions des menaces de mort. "Si t'arrêtes pas, tu te feras descendre ou ce sera tes enfants." On voit que la droite dans nos Cantons de l'Est n'y va pas de main morte.

Mais tout cela demeure inaperçu puisque les média d'information sont tous propriété de Power Corporation. Ainsi, juste pour prouver ce que l'on avance : à la célèbre venue de Boubou (Bourassa pour ceux qui pourraient penser qu'il puisse s'agir de Boubou dans le métro), les annonceurs de CJRS ont refusé de passer sur les ondes les événements quant à la manifestation puisqu'il s'agissait de faits politiques... l'équipe de reportage est donc passé droit pour se rendre au congrès libéral où l'on ne parlait pas de politique... mais probablement de patronage...

Depuis ce temps, les "gars de la pitoune" se sont faits passer un sapin avec le règlement no 5 et la situation économique a continué de se désagr-

ger, sauf dans les manchettes de La Tribune, où l'on annonce des travaux de la "dure saison" pour parer au chômage, lesquels sont suspendus pour que le parti libéral ait à nouveau de la publicité en réannonçant les mêmes travaux. Avez-vous remarqué qu'ils sont cependant moins pressés de faire connaître les résultats de l'enquête sur l'effondrement de l'échangeur Darce...

Selon les statistiques annoncées à Radio-Canada, l'Est du Canada connaît le plus haut taux de suicides. Et pour cause... c'est dans l'Est du pays que l'on retrouve le plus haut taux de chômage, c'est dans "la belle province" que se passent le plus d'événements politiques. Aussi, faut-il se demander si tous ces suicides ne trouvent pas naissance



ON CHERCHE LA VIOLENCE

Il est de plus en plus évident que le gouvernement cherche, pour faire plaisir aux big boss, à susciter au Québec une violence telle qu'elle permettra au Canada ou aux États-Unis d'intervenir.

Les big boss américains en nos terres ne sont pas intéressés à notre bien-être, pas plus qu'à nos beaux yeux, mais à nos richesses naturelles. Il est impossible de les prendre, sans pression sur le plan international, sans qu'il y ait une possibilité justifiant une telle intervention, comme en Tchécoslovaquie.

Pour faire face à la présente situation, il ne reste plus aux Québécois conscients qu'un moyen à prendre : la résistance pacifique, la réponse aux provocations du gouvernement par une indifférence totale, tout en continuant d'éduquer la masse, empêcher les matraques et l'armée d'avoir une motivation pour fesser.

La résistance pacifique ne signifie pas qu'il faut s'évacher devant les patrons ; mais de trouver les moyens, comme beaucoup d'information, la grève de zèle, afin de faire comprendre à tout le monde le bien-fondé des revendications et la nécessité qu'elles soient acceptées.

Si des manifestations sont tenues, elles devraient l'être dans un ordre tel qu'elles ne permettent pas aux matraques d'entrer en action même si on se rappelle que le 24 juin 1971, elles ont dû intervenir pour obéir aux ordres d'un officier de police de Montréal qui aimait

mieux voir couler le sang de ceux qui s'amusaient qu'à penser que des milliers de personnes puissent être des séparatistes et s'amuser. On sait qu'il est pratiquement établi que la foule a dû subir la charge des matraques simplement parce que l'officier en charge n'était qu'un fanatique.

Malgré toutes ces provocations, il faut demeurer non violent et commencer à mettre sur pied dès maintenant une société dans laquelle il nous sera garanti de ne pas se faire cogner sur la gueule pour ses idées ou sa conception de la vie.



de la situation économique, sociale et même religieuse de notre milieu tout puritain. Actuellement, les échelles de valeurs américaines de notre milieu sont loin de répondre à la situation dans laquelle nous vivons. Il est difficile d'être esprit petit bourgeois dans une société où 20 pour cent des gens vivent le stress du chômage ou le danger d'être chômeurs.

Sur le plan politique, d'autre part, on peut se demander si la vague de suicides ne cache pas une vague d'assassinats politiques. Peut-être que le Brésil est déjà installé au Québec quant au traitement de ceux qui défendent la majorité pauvre. Comme on le sait, il peut exister de nombreuses raisons qui portent des gens à se suicider comme il est fort

possible que des meurtres soient réalisés sur le dos de suicides ou d'accidents. Cela est d'autant plus facile que ces actions "du système" peuvent être bien concertées.

Il est possible, par exemple, de pousser quelqu'un à bout pour provoquer son suicide ou encore l'aider en faisant passer cela sur le dos du désespoir, de l'amour ou de la drogue. Aux États-Unis, on sait que des Noirs sont mystérieusement tombés de fenêtres alors qu'après enquête on s'est aperçu qu'une bonne grille pouvait les en empêcher. L'assassinat-suicide est d'ailleurs de plus en plus possible avec l'existence de prisonniers politiques au Québec et la lutte que la police mène contre les patriotes ou les hippies sous toutes

POURQUOI ON REFUSE LE \$100 GARANTI PAR SEMAINE

Les big boss doivent protéger leur taux de rentabilité d'au-delà de 10 pour cent, telle est la vraie raison pourquoi le gouvernement Bourassa devait refuser le salaire minimum garanti de \$100 par semaine, sous prétexte qu'il faudrait augmenter les impôts.

Afin de s'assurer que les bénéfices des grosses compagnies ne soient pas touchés, le gouvernement Bourassa a tenté de faire peur aux gens qui n'y comprenaient rien et l'injonction, ou bill 19, n'avait pas d'autre but.

Cette tactique avait deux aspects intéressants : d'une part, il permettait d'obtenir le support de la haute finance, si la situation se gâchait et commandait une élection précipitée, et d'autre part, elle permettait d'amener à lui la majorité de la population qui "gobberait" ce mensonge économique.

Il est évident qu'avec le mode actuel de taxation (sans compter qu'il est de plus en plus favorable aux grosses industries, celles-ci n'ayant plus de taxation sur la machinerie) les moyens auraient encore payé pour la note. Il est cependant curieux que Boubou n'ait pas songé à profiter de l'occasion pour répartir davantage les coûts du changement social... Il est bien entendu que les industries aient un minimum de bénéfices, sinon elles font comme les médecins, elles menacent de s'en aller... et l'on devrait faire comme pour les médecins les laisser aller, les racheter à bas-prix.

Par contre, le gouvernement a aussi joué sur la corde sentimentale des hôpitaux. Cependant, à même les chiffres du gouvernement, la situation était sans danger. Dans certains hôpitaux, le nombre de patients ayant diminué, il arrivait même souvent que les malades aient plus de personnel à leur service. D'autre part, là, où les services d'urgence étaient déficients dans la majorité des cas, il s'agissait du conseil d'administration qui refusait volontairement les négociations. Pourquoi les hôpitaux étaient-ils préparés depuis plusieurs semaines et pour des mois à cet affrontement ? Même si dans certains cas, il y a des grévistes zélés, que penser des gens qui fondaient en automobile dans les lignes de piquetage ? S'il est maladif parfois de croire qu'il faut absolument qu'une grève nuise au plus de gens possible, il est tout aussi maladif de vouloir exprimer "sa puissance" en ne respectant pas la grève en cause. Dans toute la publicité, les journaux et quelques journalistes fanatiques, dont deux anglophones à une émission spéciale à CHLT, on tentait de faire paniquer la population à tel point que même L'Allier devait démentir ce qui se disait sur le sujet... il a été changé aussi.

Maintenant, le gouvernement a montré son vrai visage, il ne fait plus de doute que Boubou est du côté de la rue St-Jacques.

BOUBOU FUCKÉ

Il y a quelques années, à l'Université de Sherbrooke, lors d'un colloque, Robert Bourassa, alors simple député, déclarait qu'il est plus nuisible pour le Québec de ne pas se brancher que d'aspirer à l'indépendance.

D'autre part, Pierre Laporte, lors de sa course à la chefferie, admettait, lors d'une conférence de presse, que la violence et le séparatisme ne jouaient pas un rôle primordial dans la fuite des capitaux, mais plutôt l'instabilité politique, la situation internationale.

Seulement quelques années plus tard, il est curieux que subitement Boubou

prend panique et affirme que les syndicats et le séparatisme sont les causes de toutes les plaies d'Égypte dont notre belle province est victime, refusant d'admettre la faillite de son fédéralisme rentable.

S'il y a quelques années, alors que le FLQ existait encore, la violence n'arrivait pas à être un ennemi des investissements ; comment un mouvement politique pacifiste dont le programme est connu du grand public peut-il devenir un danger ? Serait-ce que M. Bourassa confond maintenant la situation du peuple québécois à celle du parti libéral ?

sortes de prétextes sauf les vrais : les idées politiques ou l'ordre bien établi.

La police actuellement s'ingénue à créer des corps pour rencontrer les étudiants et leur faire "gobber" que ces "nobles citoyens" assurent notre sécurité et doivent être nos amis. Peut-être que la police aurait lieu de se demander si ces escouades de "relations publiques" seront plus efficaces quand n'existera plus la répression politique et l'escouade anti-émeutes. On a beau dire à un jeune qu'il faut respecter la police, mais quand il voit les "boeufs" entrer dans la foule pour protéger les "gros", ce travail est bien inutile. Il ne faut pas prendre les jeunes pour des imbéciles. Quand on pense aux activités de la police au Carré St-Louis ou à Québec,

il est assez inimaginable de penser que les jeunes croiront que ceux qui cherchent la moindre occasion pour les provoquer, les écoeurer ou les battre veulent leur bien. Et même si les jeunes pourraient le croire un peu, n'est-il pas normal que ceux-ci pensent que "leur bien" ils peuvent se le foutre au cul dans ces conditions ?

"VOUS ÊTES PAS TANNÉS DE MANGER VOTRE MERDE, BANDE DE CAVES!"

On ne se le dira jamais assez, Québécois, qui aimons le martyr à s'en limer les os.

Ce besoin masochiste se rencontre surtout chez les femmes qui, sans le savoir, sont l'instrument par excellence au Québec de la dépolitisation, de l'esclavage et du masochisme dans notre belle province.

Ce phénomène vient de deux situations qui sont inculquées chez les fillettes et non innées : ce maudit culte de psychologie féminine et ce besoin tout féminin de se sublimer dans la religion, d'où ce fanatisme lyrique de la femme propriétaire de ses enfants.

Il ne s'agit pas de devenir complètement mysogine et de détester les femelles au point de leur rendre leur statut

Même si on lui sacre la volée au moins on s'en occupe, alors qu'elle, avec son petit clitoris qui refuse de pousser comme son frère, elle ne réussit qu'à se faire voir en aidant sa mère qui lui montre bien par son agir que dans le monde c'est le mâle qui mène, d'où identifie-t-elle puissance au phallus et se sent déjà biologiquement diminuée. Cette situation devient renforcée par les privilèges et les séparations exercées entre les différents sexes. Chambre différente, goût différent, jouet différent, etc.

La jeune fille apprend dès lors à se soumettre à son sort. "Fais pas ça, t'es pas un gars" "Une petite fille ça ne se chicanne pas.", etc.

nine, ou par des sujets auxquels les garçons ne comprennent rien.

Certaines jeunes filles, la majorité, deviennent jalouses, orgueilleuses comme des paons et exclusives. Devant s'accrocher à un garçon pour assurer leur équilibre affectif, elles font reposer leur valeur sur ce qui est normalement du domaine des filles : la coquetterie, l'épinglage de scalps de mâles qui ont succombé à ses charmes, l'hypocrisie, etc., mais ce jeu normal à l'adolescence prend fin. Elle se marie pour la sécurité.

Aussi, quand le mari trompe la femme puisqu'il est un être plus évolué et plus libre, la femme fait une scène à n'en plus finir. Son monde, sa perception d'être acceptée et d'être quelqu'un s'écroule. Elle a peur. Toute son éducation a été façonnée en lui faisant croire que sa seule valeur réside dans la possibilité qu'elle a de fasciner un seul mâle. Les femmes n'ont même pas droit de

prendre le même droit que le mâle, avoir plusieurs relations, et n'y pense généralement pas, cette seule idée allant à l'encontre de tout leur comportement acquis. Et ainsi, s'installe le cycle des problèmes sociaux.

La femme, par sa conscience ou l'inconscience de son état social d'infériorité, s'appuie de toutes ses forces sur les seuls qui essaient de les défendre : les curés. La bédelle qu'on appelle la religiosité prend forme et comme d'habitude la religion sert de palliatif à un manque de sécurité personnelle et sociale. La morale supplée à des droits légaux qu'elle n'a pas.

Si la femme était libre, les sociétés actuelles ne pourraient pas continuer d'exploiter la masse puisque l'émotivité qui permet de prendre au piège la femme qui fera pression sur le mari n'existerait plus, ou du moins, serait mieux orientée.



antique : être purement et simplement esclave de l'homme et faire des petits pour le mâle dont elles ont le bégain. Au contraire, il faut comprendre cette situation en rapport avec la situation sociale québécoise actuelle.

La majorité des femmes sont contre les mouvements d'émancipation parce qu'elles se sentent en danger. (Certaines en minorité n'y attachent pas d'importance se sentant déjà libres). Pourtant, la situation inférieure de la femme naît du fait que dès l'enfance, la fillette, s'en se rendre compte de la situation, entre dans ce que les mâles et la très sainte église ont convenu d'appeler : la psychologie féminine.

Le petit garçon est nécessairement le chou-chou familial : il perpétue la race.

Par ailleurs, l'obsession malade des parents quant à la pudeur et la chasteté des enfants en font automatiquement un être à part. Faut avoir peur des petits gars, faut pas se montrer le cul, etc. Dès lors, le cul prend une importance qu'il n'aurait pas autrement.

La jeune fille a deux moyens d'attirer l'attention : en caressant, en braillant ou encore en faisant craindre tout le monde pour sa virginité.

Avec cette virginité à préserver qui devient le centre de sa vie affective, on retrouve chez la majorité des femmes actuelles un caractère de chien qui fait souvent rêver à l'époque des Grecs. La femme peut aussi devenir vide dans sa conversation toute absorbée qu'elle est par son problème d'infériorité fémi-

LA LUTTE

Les principes sociaux du christianisme, tel qu'enseignés, prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref toutes les propriétés mêmes de la canaille.

La minorité dirigeante, pour maintenir ses positions, étouffe donc toutes les tentatives des masses pour agir et penser de façon autonome, c'est-à-dire de façon révolutionnaire. Et toute l'idéologie n'a en dernier ressort qu'une seule fonction : faire accepter l'ordre établi, fabriquer des êtres soumis et obéissants. Le principal soutien affectif, idéologique, de cette oppression est la croyance soigneusement entretenue en la nécessité naturelle et éternelle de l'ordre établi, de l'Etat en place.

Le prolétariat est ainsi amené à croire qu'il court à la catastrophe en transgressant les lois de la "nature sociale", comme l'enfant craint de transgresser les interdits familiaux. L'angoisse de transgresser les limites fixées par l'autorité est un des piliers idéologiques les plus solides de la société bourgeoise. Aussi toute l'éducation est-elle centrée sur le respect de l'autorité : autorité du petit chef, du patron, de l'Etat, du père, du tabou, etc. Toute la société est ainsi basée sur la démission de la liberté réelle, sur l'abandon de l'autonomie, et la structure sociale est dominée par la catégorie centrale de l'autorité.

La vie de l'homme n'est qu'un enfer d'esclavage, de répression, de soumission, de renoncement.

L'ouvrier qui ne possède que sa force de travail est obligé de la vendre pour vivre et, par là, doit se soumettre au maître de son travail et de ses produits ; le capitalisme. La production capitaliste avilit le travailleur à n'être qu'un servant

de la machine. La loi du profit est une maîtresse cruelle accumuler, produire, travailler sans relâche : telle est la nécessité du travail salarié.

Le travail du XXe siècle est entièrement vécu comme devoir et comme nécessité de gagner sa vie. Le travail effectué chaque jour par des centaines de millions de travailleurs dans le monde ne procure ni plaisir ni satisfaction biologique. Il est le type même du travail forcé à l'opposé des tendances biologiques vers le plaisir. On l'exécute par devoir ou par conscience pour subsister et, en règle générale, au profit d'autrui. Le travailleur n'a aucun intérêt pour ce qu'il fait et le travail s'est mué en fardeau.

Le salaire permet à l'ouvrier tout juste de survivre et de faire vivre sa famille "dignement".

Quels devoirs s'impose la religion du capital ? Deux devoirs principaux : le devoir de renonciation et le devoir de travail. La terrible réalité capitaliste est la réalité de la frustration, de la négation du plaisir, de la suppression du désir.

Tout l'appareil d'oppression étatique a pour but de maintenir l'ordre bourgeois, c'est-à-dire les rapports de maître à esclave, les rapports d'opresseur à opprimé. Dans une société déchirée par les antagonismes de classe, l'organisation sociale, c'est-à-dire le maintien de l'édifice ravagé par les contradictions, suppose que les rôles sociaux soient strictement délimités et fixés. Les opprimés doivent consentir à leur oppression, ils doivent l'accepter ou plutôt ils ne doivent pas la saisir comme oppression, comme violence latente permanente.

La lutte sexuelle des jeunes
Wilhelm Reich

POUR LA NOUVELLE SAISON

H. MUNKITTRICK

ARTICLES DE SPORTS

1020 Wellington S. Sherbrooke, P.Q.

Tél. 569-0529

LE PRIX DU FASCISTE PSYCHOLOGIQUE



Anarchie et Maryjane

L'homme bien de notre société de cons qui s'ignorent est celui au coeur duquel se retrouve la plus parfaite incarnation de la conscience du système : cette conscience même qui prône le réalisme, adule la matière en elle-même, sublime la supériorité du "law and order", conseille l'agressivité, la logique et la fermeté. Tel se résume le type de pensée

occidentale, type de pensée que perpétue le pouvoir à travers ses différentes interventions.

Maryjane, merveilleuse magicienne, se joue de la vie et s'amuse avec elle. Elle adore l'introspection, le laisser-aller, préfère coucher avec la spiritualité plutôt qu'avec le contingent matériel : elle constitue la négation fondamentale de toute une hiérarchie de principes, d'une échelle de valeurs, d'une morale reliés à l'establishment. C'est l'herbe de l'anarchie...

Le pot, disait Artaud, est une porte organique ; une autre fenêtre par laquelle on redécouvre la vie, tant intérieur qu'extérieur. C'est en ce sens qu'il est de toutes les sphères : politique, économique, sociale, religieuse, etc.

Capitalisme et Imperial Cannabis Inc.

On en viendra sûrement, dans un avenir plus ou moins rapproché, à légaliser la consommation du pot. On en viendra sûrement là car il y a une mine d'or à faire par la libre distribution du cannabis, par l'intégration du produit dans le cercle démentiel de la production-vente-consommation, au même titre que la Molson ou les Corn Flakes. D'ailleurs, l'Imperial Oil Tobacco aménage déjà des espaces de culture à l'intention de futurs plants de

pot industriels et certaines compagnies américaines font l'étude des différentes sortes de grass afin de stigmatiser la combinaison d'un produit, lequel répondrait adéquatement aux exigences du pouvoir et deviendrait la seule substance de consommation : "ne fumez plus en couleur, ne soyez plus vieux-jeu ; suivez votre époque en fumant en technicoleur avec *Acapulco Gold*, la p'tite mexicaine pas possible..." et ainsi va la vie en régime capitaliste.

On légalisera la marijuana parce que ce sera en outre le meilleur moyen d'anéantir son potentiel de danger, vis-à-vis le pouvoir en place ; en fait, toutes les fois qu'il se déclenche une action ou un mouvement se situant à l'encontre des vues du système, ce dernier engendre une contre-action (contraction ?) d'assimilation i.e. que les rouages technologiques, qui définissent les modes précis de notre vie, intègrent le nouveau phénomène, le submergent, le catégorisent de façon à détruire l'impact, l'effet neuf qu'il avait pu produire. Ainsi, toutes réactions antérieures se trouvent tuées dans l'oeuf.

Nous n'avons qu'à sortir des archives, quelques exemples de ce processus subtil. Il y a quelque temps, vers la fin des années 50, une nouvelle vogue semblait prendre de l'ampleur avec le bel Elvis : le style dur-à-cuire avec la froc

de cuir et la crinière brylcreemisée ; depuis, on a vendu Elvis comme des petits pains chauds, tapissé les vitrines de blousons de toutes sortes et de là, un nouveau mode d'agir s'est rajouté aux autres déjà existants (dont sont issus les "rackers" et les motards).

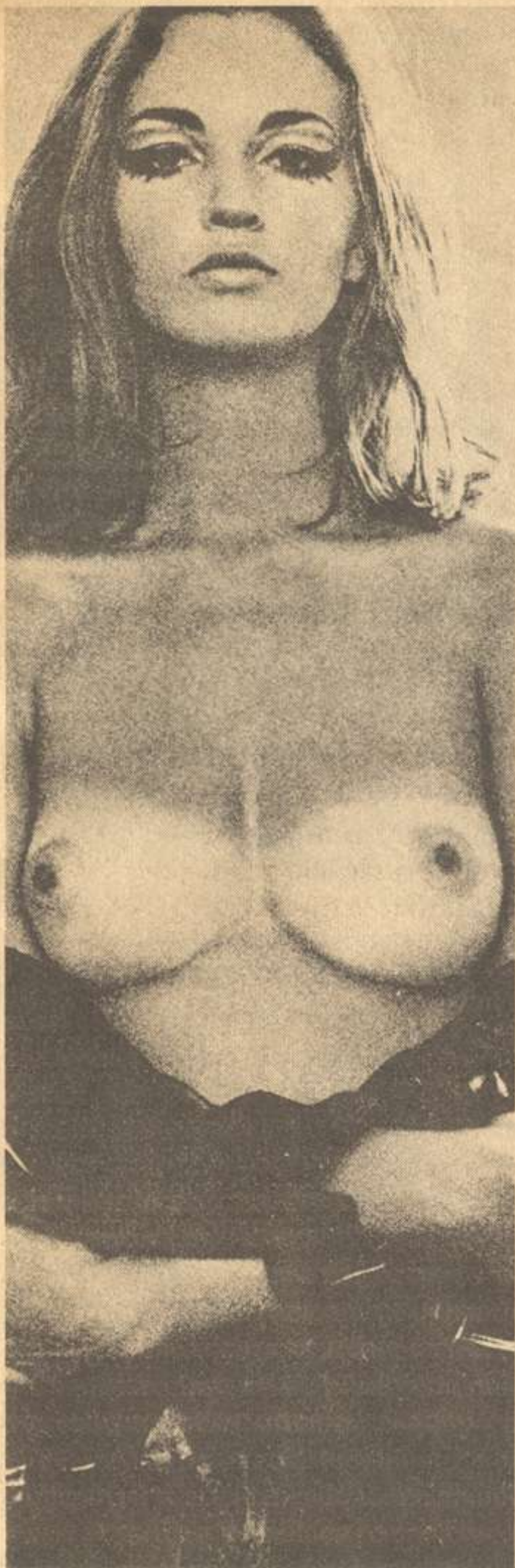
Puis nous sont venus les cheveux flottants et les hippies ; qu'en reste-t-il sinon qu'actuellement, cela permet la rapide identification d'un certain style, lequel a perdu toute sa force contestatrice originelle depuis qu'on se fend le cul pour vendre des écussons "peace and love" dans les 5-10-15 cents et que les boutgeois, entre autres, se laissent recouvrir les oreilles d'un à deux pouces de capillarité...

On légalisera la dope, mes frères. Dans pas tellement longtemps. Hélas, à cette époque, on aura préalablement lessivé collectivement les cerveaux (puissance des télé-communications et de la publicité) afin que le pot devienne une fin en soi, et non plus un moyen, un alternatif. Comme dans bien des cas, le système transformera un mode de penser ou d'agir qui le dérange en moeurs de décadence.

Peut-être bien, en effet, que la dope sera légalisée bientôt. Mais peut-être bien aussi qu'il se produira une révolution avant.

Pierre Brisson

SEXUELLE DES JEUNES



Le mouvement des Jesus Freack est un indice, à la fois des ravages de la drogue, des névroses créés par une impossibilité d'assumer correctement sa sexualité, et finalement, un retour infantile (régression) vers le nirvâna, c'est-à-dire, la sécurité pré-natale.

Il est intéressant de noter que ce mouvement se signale par un désintéressement social ou plus précisément

par une forme de rejet social qui semble s'enraciner dans le désespoir de parvenir à des changements intéressants.

Pour un certain groupe, le mouvement permet de trouver une solution aux problèmes créés par la paranoïa qu'ont su faire ressortir les drogues hallucinogènes. Cet état, comme tout phénomène de schizophrénie, fait ressortir une impuissance des participants à faire

face à la société. Cet état d'infériorité est compensé par une recherche de nouvelles valeurs et de nouvelles actions stéréotypés qui assurent une sécurité que l'on avait connue au cours de l'enfance et que la religion a su fournir par son caractère ambivalent.

Pour d'autres, l'incapacité d'une vie sexuelle suffisante, qui n'a pas toujours quelque chose à voir avec la génitalité, y trouve également une réponse. En étant dans un tel groupement, les contacts sont plus faciles à établir avec l'autre. Il est intéressant de noter les symboles : embrassage des images de Jésus et de Marie (complexe d'oedipe non solutionné) et porter d'immenses crucifix (symbole de la castration).

Il est aussi à noter que le recrutement réussit particulièrement bien chez les adolescents, ce qui est tout à fait normal puisque les problèmes d'adaptation et sexuels se posent plus durement à cette période de la vie.

Les Jesus Freack pourraient jouer un rôle intéressant dans la société, s'ils amenaient la création d'une recherche en vue de faire ressortir le véritable christianisme ce qui entraînerait presque inévitablement une confrontation directe avec les Églises. Par contre, au niveau négatif, il ne faut pas s'étonner que les gouvernements leur versent de larges subventions puisqu'ils réussissent à canaliser des énergies vers une "non-participation", c'est-à-dire une non-contestation de la société.

Le défaut majeur de ce mouvement est son caractère maladif qui n'a rien de la méditation philosophique.

Beaucoup de jeunes craignent, en se masturbant, de porter préjudice au système génital, ou de devenir impuissants ultérieurement. Nous pouvons déjà dire aujourd'hui en toute assurance que, tant que l'autosatisfaction se déroule sans trouble et procure pleine satisfaction et détente, il n'y a danger ni pour le présent ni pour l'avenir.

La durée de cet état, où la masturbation procure de la satisfaction, est cependant très variable suivant les jeunes. Chez l'un la masturbation est perturbée dès le départ, parce qu'il commence l'activité sexuelle en général avec des sentiments de culpabilité et de peur par suite de l'éducation sexuelle reçue. C'est aujourd'hui le cas de la plupart. Un autre peut supporter pendant quelques années, sans dommage, la satisfaction masturbatoire avant qu'elle cesse de lui procurer la détente complète. Chez un autre enfin s'installe un état d'insatisfaction qui se produit très rapidement pendant et après la masturbation ; alors du strict point de vue médical, nous ne pouvons dire autre chose que ceci : aussitôt que la masturbation commence à s'associer au dégoût, à des sentiments de culpabilité, de déplaisir, le jeune ne doit pas hésiter à avoir des rapports sexuels. Mais ce point de vue purement médical (comme le savent parfaitement les jeunes par expérience personnelle) n'est guère réalisable pour la plupart d'entre eux. Alors se pose à nouveau la question de l'empêchement des rapports sexuels par notre ordre sexuel et social.

Un adolescent, qui peut se contenter jusqu'à la dix-septième ou la dix-huitième année de la masturbation, est dans une situation relativement facile. Mais lorsqu'un garçon ou une fille, déjà précoce corporellement et mûr psychiquement, ne supporte plus la masturbation et ne peut plus maîtriser la pulsion intensive vers les rapports sexuels, nous nous trouvons devant un difficile problème, non seulement pour chaque cas particulier, mais aussi pour la masse des jeunes.

Il est absurde de fixer une limite d'âge pour déterminer la non-maturité des jeunes.

La lutte sexuelle des jeunes, Wilhelm Reich

Il paraît qu'il n'y a pas de censure magistrale de l'information à La Tribune, de Sherbrooke.

Dans le présent numéro, L'R du Q se permet d'en publier quelques exemples ainsi que deux mémos qui ont été remis à cet effet.

La série d'articles sur Summerhill a été refusée à la page éditoriale. Cette série d'articles avait été écrite pour informer la population de l'existence d'une telle école en Angleterre et dans le but d'appuyer la mise en oeuvre des réformes pédagogiques utilisées, notamment à Val-Estrie. Cette page qui doit être ouverte aux lecteurs ne l'est pas pour ses journalistes ou ses ex-journalistes. Cette mesure discriminatoire serait trop facile à réfuter, disant que Summerhill est en Angleterre. Est-ce que l'Homo-Vicièr dont on a refusé une critique présentée par une cégépienne de Sherbrooke a aussi été écrit en Angleterre? M. Berthiaume a pourtant reçu celle-ci. N'est-ce pas? Les autorités lui ont défendu de la mettre sous presse. Pourquoi?

Comme nous le constaterons, le système maintient qu'au Québec les gens peuvent tout dire, tout écrire, que la presse est libre et que, par conséquent, personne n'a à se plaindre. Ceci n'est pas aussi véridique que cela semble.

Un mémo présenté le 10 mars 1972, au syndicat de l'imprimerie se lit comme suit : "Je proteste contre la censure exercée dans des articles publiés concernant la Canadian John's Manville ainsi que contre le peu d'importance accordée à ces textes alors qu'ils étaient certainement plus importants que des brefs. Je ne comprends pas cette censure additionnelle puisque le texte principal avait été refait à la demande de la direction et accepté."

Dans ce cas bien précis, il y avait eu peu de censure, soit le paragraphe suivant : "Selon les renseignements obtenus, lors d'une enquête de La Tribune, le principal handicap à ce que la Canadian John's Manville respecte le règlement municipal d'urba-

nisme, en fonction depuis le 17 novembre 1971, est l'église Dominique Savio ainsi que les banques et édifices financiers de ce secteur. La compagnie ne voudrait pas payer plein prix pour déménager l'église en question du fait que celle-ci a déjà payé, il y a quelques années seulement, pour relocaliser les églises Dominique Savio et St-Aimé. Cependant, lors de la première relocalisation, la fabrique, avec la bénédiction de l'archevêché et la Canadian John's Manville, avait décidé de reconstruire les immeubles aux endroits où nous les retrouvons présentement. "L'église Dominique Savio, c'est le bobo à leur vaine avaler", a-t-on affirmé.

Dans une première censure, les autorités avaient biffé : "La vie de la population sera-t-elle plus importante que l'église Dominique Savio?" À part cela, seul un article complet de quelque cinq pouces, déclaration du PQ, n'a pas paru.

Il serait bon de savoir quels liens unissent le clergé et La Tribune. Comment se fait-il que le clergé ait une telle importance? D'où vient-il que le changement des pages religieuses nécessite un tas de précautions impressionnables? Faudrait le demander à l'ancien rédacteur aux idées créditistes... Pourquoi la page éditoriale qui doit être ouverte à tous afin de montrer le respect de la liberté de presse du journal public-t-elle tant de lettres religieuses? Parce qu'elle ne reçoit que cela, surtout ça, ou parce qu'elle les préfère.

Le deuxième mémo du 22 mars 1972 se lit comme suit : "En réponse à ton mémo, il n'est pas question du texte déjà refusé, mais des deux articles qui avaient été acceptés, hier, avant que je somme La Tribune de publier les textes sur Godbout et qui deviennent, cela me semble par mesure de représailles, interdits après la sommation."

"On sait très bien que les entrevues avec les éducateurs ont été faites par table ronde et qu'il me devient impossible de pouvoir maintenant dire qui a tel bout de phrase

LA TRIBUNE

LA RÉÉDUCATION OU

Texte refusé par la Tribune, remis le 20 mars 1972.

Waterville — A Val-Estrie, on cherche à rétablir la relation adulte-enfant puisque celle-ci a été déficiente à cause des parents et des circonstances."

C'est ce qui est ressorti, lors d'une entrevue avec un groupe d'éducateurs spécialisés, à Val-Estrie.

"Puisqu'il faut rétablir la relation adulte-enfant, il est évident que cela ne peut se faire d'un coup de bâton. Il faut un climat permissif, mais pas de laisser faire à l'enfant tout ce qu'il veut. Par exemple, on ne peut pas laisser l'enfant briser une vitre, s'il veut le faire, il ne faut pas seulement lui faire payer la vitre, mais faire en sorte qu'il comprenne le sens et les causes de son action."

"Nous essayons de créer un climat qui permet à l'enfant de s'exprimer, de s'extérioriser. On accepte tous les sentiments de l'enfant, on le laisse les exprimer, mais pas d'agir. L'enfant peut aussi faire une espèce de projection qui fait qu'en sorte qu'au lieu d'exprimer sa rancœur contre la personne à qui il en veut, il frappe un objet et tente de le briser. Si on le laisse faire ce peut-être un moyen pour l'enfant de remettre la responsabilité sur l'adulte."

"Ici, a-t-on affirmé, il y a liberté; mais pas dans le sens que les jeunes l'entendent, c'est-à-dire ce qu'ils ont envie, quand ils le veulent. Il y a des éléments fondamentaux qu'il faut respecter. Il faut solutionner le problème affectif et social, avant de s'attaquer au problème éducatif. Par ailleurs, il n'y a qu'une minorité qui ont un commencement de structure délinquante. Alors, c'est d'abord un travail dans le sens d'une psychanalyse."

Les éducateurs spécialisés ont fait ressortir que la façon de juger d'un adulte n'est pas celle de l'enfant. Il ne rationalise pas, il vit d'une façon émo-



tive. Chez lui, le sens de la responsabilité s'acquiert étape par étape et selon ce qu'il peut absorber. L'enfant arrive au centre imbu de la crainte qu'il a vécu, à son arrivée, fréquemment, il va renverser les choses pour évaluer la sincérité de l'éducateur."

On a souligné qu'il y a des délinquants par besoins affectifs, qui viennent surtout des familles riches, et sociaux, ils se recrutent surtout dans les familles pauvres. Le jeune qui retourne dans sa famille, qu'il sait pauvre, veut aider ses parents et ne s'y prend pas

toujours correctement d'où il ne peut que devenir un révolté. Par ailleurs, le délinquant provenant d'une famille riche, peut voler parce qu'il lui manque quelque chose, qu'il n'a pas d'amour et d'attention. Pour lui, il vaut mieux d'être puni que de n'avoir rien. Il met ainsi les bâtons dans les roues de leurs parents en leur nuisant dans leur réputation. D'autre part, il y a des jeunes qui viennent chercher une punition et qui sont plus déséquilibrés quand ils ne l'ont pas."

Les éducateurs ont souligné qu'il faut

amener l'enfant à ne pas percevoir la maison comme un endroit de punition. Il faut donc que la maison soit sécurisante et que l'enfant se sente chez lui. Quand il est sécurisé, l'enfant ne brise plus. Actuellement, il y a des jeunes qui commencent à prendre le risque de dire qu'ils aiment vivre à Val-Estrie, mais règle générale, à cause du groupe, le jeune va dire qu'il n'aime pas ça. A Noël, par exemple, il y en avait un qui criait vouloir s'en aller depuis un mois. Il serait libre chez lui, mais deux jours après il voulait revenir", a-t-on souligné.

Pour ce qui est de la possibilité que Val-Estrie soit mixte, on a souligné qu'en principe on n'est pas contre la mixité, mais à cause de la tradition, la question ne s'est jamais posée comme telle.

Réalisme

Lors de cette entrevue à bâtons rompus, il a été affirmé : "Il ne faut pas pousser à l'extrême. Il faut être ouvert, mais réaliste. Bien sûr que la société est pourrie, mais j'ai des enfants avec qui je vis. Bien sûr, que je veux une ouverture plus grande, mais en attendant, il faut que l'on vive et non survivre. Si je pars en guerre alors je ne serai pas avec les gars qui ont besoin de ma présence. Nous n'avons pas l'impression de sauver le monde. Je ne vis pas sur un mode théorique, mais pratique. Il ne faut pas que j'attende la solution miracle pour agir. Il faut vivre, pour être réaliste, face à la société comme elle est. Mon travail c'est d'essayer de trouver l'ouverture d'esprit sur une relation humaine pour vivre en communauté. Le départ de la rééducation, c'est l'acceptation inconditionnelle de l'autre. Il ne faut pas faire comprendre, enseigner, mais faire vivre et par là, le jeune viendra qu'à comprendre", dit-il en terminant.

et qui a dit tel autre bout de phrase. C'est un très bon moyen de censurer l'information tout comme l'oubli de couvrir la visite de Charles Gagnon, ce matin, à Bishop. Il est curieux que l'on n'oublie pas de couvrir les conférences de presse du parti libéral ; mais quand vient le temps de Gagnon ou du Parti Québécois (selon ce que l'on m'a dit hier soir), c'est drôle comme on oublie vite. Quant aux photocopies des textes demandés, je souligne que tous les textes en question dans mes articles ont été photocopiés et sont entre les mains de la direction comme preuve que je n'ai pas charrié. À transmettre à la grande famille".

À cette occasion, le soir, la visite de Gagnon était couverte au CEGEP. Quant aux textes de l'affaire Godbout ils n'ont jamais été publiés nulle part.

Par contre, la liste des articles retardés serait encore plus longue. Le retard des textes permet aux gens qui doivent être informés de l'être après, ainsi, on est assuré de boycotter à la source les informations pertinentes dans le grand public. Quand les gens l'apprennent, il est déjà trop tard, le problème a perdu de l'ampleur. Exemple : la semaine de la francophonie.

Dans une note remise le 9 septembre 1971, on peut lire : "Je ne comprends pas comment depuis le 20 août, malgré les maintes demandes que j'ai faites de façon à ce que ce ne soit pas un oubli que l'on ait pas trouvé un pouce sur les articles pour la francophonie. J'ai passé celui parlant de littérature à René. Peut-être qu'il pourra un jour le passer. Quant à l'autre, je ne vois vraiment pas ce qui le bloque. Après tout, il n'y a aucune accusation, rien de libelleux. Le problème de l'espace, je peux bien croire qu'il a pu déjà exister mais depuis trois semaines franchement, c'est fort."

LIBRE

COMMENT PRENDRE UN ÊTRE SAIN ET LE RENDRE MALADE

Cet article a été remis le 21 mars et n'a jamais été publié intégralement

Waterville — La rééducation, c'est prendre un être sain et le rendre malade.

C'est ce qui est ressorti à la suite d'entrevues avec les éducateurs spécialisés à Val-Estrie, et à la suite d'une enquête.

À Val-Estrie, tant que les enfants sont des déficients à rééduquer et la phobie des budgets des administrateurs ; tant qu'à Val-Estrie, la rééducation sera basée sur la discipline ; tant que l'autorité considérera qu'avoir 90 enfants plutôt que 60 est important parce que plus payant ; tant qu'il sera plus important d'avoir \$10,000 de subventions pour l'aqueduc que de fournir tout le matériel nécessaire pour aider les éducateurs à remplir leur rôle ; tant que les membres de l'administration n'auront pas compris que les enfants ce ne sont pas des signes de piastres qu'on administre et qu'il ne faut rien épargner et ne pas se gêner pour mettre les argents qu'il faut pour rendre les jeunes heureux, Val-Estrie, comme toutes les maisons de rééducation d'ailleurs, ne pourra qu'être qu'une institution instable et même en régression. Par contre, la majorité des éducateurs spécialisés sont d'avis que si ce problème existe à Val-Estrie, il existe également partout au Québec."

Les éducateurs spécialisés ne voient pas nécessairement l'administration locale comme responsable, celle-ci étant soumise à un budget ; mais l'absence de planification à l'échelle locale, régionale et provinciale.

Les éducateurs spécialisés ont souligné que dans la situation actuelle, ceux-ci doivent être les techniciens de matériel puisqu'ils passent la moitié de leur temps à déplacer les instruments.

D'autre part, ont-ils souligné, "à la fin de mars il commence à être difficile d'avoir des argents pour tous les outils

nécessaires, il recommence à y en avoir plus en avril.

Les éducateurs ont souligné qu'ils doivent apprendre à se servir de beaucoup de choses. Les jeunes préparent d'autre part leurs unités pour la fête de Pâques. Tout le travail se continue en fonction de donner le sens de la responsabilité aux enfants. Par exemple, ce sont eux qui ont soin de leurs unités et de la propreté de la vaisselle. L'éducateur est là avec l'enfant à faire face à la réalité.

Les éducateurs ont d'ailleurs souligné que les enfants ont un comportement asocial ou anti-social pour faire face à la névrose. Ceux-ci ont souligné, dans un autre ordre d'idée, après avoir démontré le besoin de ne pas faire toujours face à des problèmes d'ordre financier, qu'ils manquent de matériel, mais que ça ne donnerait rien d'en avoir plus, s'ils n'ont pas l'espace nécessaire pour s'en servir.

Les éducateurs ont souligné qu'il ne faut pas voir le bris des vitres, le matériel d'arts plastiques, etc., comme du gaspillage puisque l'enfant doit d'abord passer par un stage d'apprentissage avant de s'en servir convenablement. "Dans le principe de l'attribution des octrois, il faudra comprendre qu'une maison de rééducation n'a pas les mêmes besoins qu'une école publique. Il s'agit d'un endroit pour faire éviter l'asile psychiatrique ou la prison à des enfants."

Les éducateurs sont d'avis qu'au niveau de la fourniture, le budget devrait toujours être assez élevé pour permettre aux éducateurs de se servir de ce qu'il faut. Ça va coûter plus cher de hockey que dans une famille normale, c'est bien évident, et il ne faut pas s'en scandaliser c'est tout à fait normal", de dire les éducateurs.

Par ailleurs, ces derniers ont fait ressortir que ce problème existe partout au Québec.

Besoins

"Il faut agir avec le contexte physique et matériel que tu as," de souligner un éducateur. C'est un esprit de travail.

Les éducateurs ont souligné qu'à Val-Estrie l'organisation de la vie est bloquée seulement sur le plan financier. Au ministère des Affaires sociales, a-t-on aussi fait remarquer, il n'y a pas de nouveau poste ouvert nulle part au Québec, alors qu'à Val-Estrie, on aurait besoin de psychologues. Les éducateurs reconnaissent cependant qu'il y a eu beaucoup d'abus auparavant et que maintenant on dit "woh", mais que depuis on recule trop loin. "C'est le problème du fonctionnarisme. C'est comme la Commission scolaire. Elle achète les livres. Elle prend évidemment ceux qui coûtent le moins cher, mais ça ne veut pas dire que ces livres répondront alors à un besoin et à ce que les enfants ont besoin.", ont-ils souligné.

Les éducateurs se demandent aussi pourquoi le gouvernement dépense des millions à construire des centres de

réhabilitation et des relais et que peu d'argent soit investi dans la rééducation des parents qui sont les principaux responsables de la délinquance. On a souligné qu'il serait préférable de commencer par le commencement, c'est-à-dire, éduquer les parents. On a ajouté qu'il s'agit du même problème dans le cas des foyers nourriciers. "Le gouvernement paie pour enlever les enfants à la garde de leurs parents alors que simplement s'il aidait la famille, l'enfant pourrait demeurer chez lui et être mieux. Ça coûterait moins cher au gouvernement et ce serait plus efficace. Il y a des jeunes dont la famille si elle avait obtenu le soutien nécessaire aurait été mieux.

"Il manque de planification, de dire les éducateurs. Et, tout ça, à cause de l'argent."

Un éducateur a terminé en se demandant si les familles sont assez préparées pour absorber le retour de l'enfant après son séjour dans une institution spécialisée.

LA TRIBUNE

LE PLUS GRAND QUOTIDIEN DE LA RIVE SUD
FONDE EN 1910

Imprime par LA TRIBUNE LTÉE,
221, rue Dufferin, Sherbrooke — Tel.: 569-9201

Courrier de deuxième classe. Enregistrement No 1539

ABONNEMENT: au Canada, par la poste, sauf endroits desservis par camelots et routes motorisées: 1 an: \$24.00; 6 mois: \$15.00; 3 mois: \$10.00; 1 mois: \$3.50. Aux États-Unis, avec Supplément Perspectives: 1 an: \$40.00; 6 mois: \$25.00; 3 mois: \$15.00; 1 mois: \$5.00. Autres pays, outre-mer, etc., 1 an: \$60.00

"La Tribune" est sociétaire de la Presse canadienne, de l'Association des quotidiens de langue française, membre de l'Association des quotidiens du Canada, de la Fédération canadienne des éditeurs de journaux et périodiques catholiques, affiliée à l'Audit Bureau of Circulation ABC et à l'Union internationale de la presse catholique. Sources d'informations: Presse canadienne, Presse associée, Reuter, Agence France-Presse. Le service de photos fac-simile de la Presse canadienne et ses agences affiliées sont autorisés à reproduire les informations de La Tribune.

YVON DUBÉ,
président et directeur général

JEAN-GUY FARAH,
secrétaire-trésorier

FRANÇOIS VAILLANCOURT,
directeur de la publicité

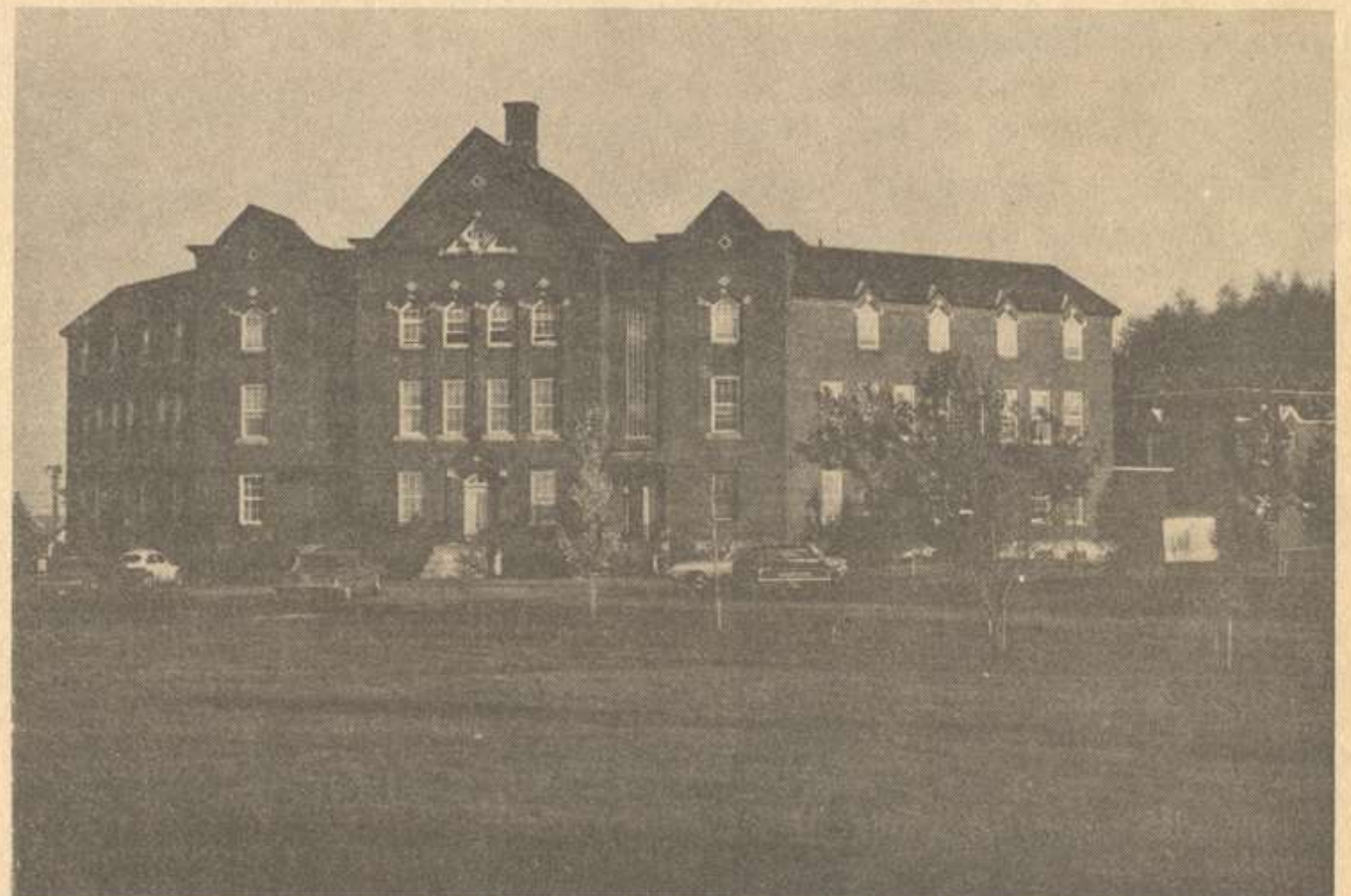
GASTON GAGNÉ,
directeur du tirage

JACQUES-G. FRANCOEUR
vice-président et éditeur

LIONEL DALPÉ,
assistant à l'administration

ALAIN GUILBERT,
directeur de la page éditoriale

ADEDDAT ROSS
chef des nouvelles



L'escalade de la société actuelle vers une seconde tour de Babel



Jadis et Naguère

Jadis, des hommes aveuglés de vanité, d'orgueil et d'ambition, entamèrent la construction d'une tour, une tour plus haute et plus belle que toutes les autres : la Tour de Babel ; mais leur excès de fougue engendra la confusion des langues. Naguère, d'autres hommes, angoissés par le désir, bien légitime à l'époque, de s'enrichir et par l'envie, présumément justifié, de dominer leurs semblables, jetèrent les bases d'une société, une société plus riche, plus juste et plus libre que toutes les autres : la Société Capitaliste actuelle ; mais leur excès d'individualisme n'engendrera-t-il pas maintenant, par ses répercussions profondes, la mort de la Vérité et la naissance de l'incommunicabilité ?

Le Procès des étrangers

Ce système dans lequel nous sommes plongés corps et âme, qui apparaît sans failles de l'extérieur, nous ronge cependant petit à petit par ses infra-structures. Ses efforts continus pour nous faire croire au rationnel et à la logique de ses mécanismes et de ses actions, face aux énormes contradictions qui le déchirent, sont à l'origine d'un non-sens qui transpire de son fonctionnement quotidien ; non-sens et absurdité dénoncés par poètes et romanciers contemporains comme plaie profonde de la nature, qu'il est urgent de cicatrifier. Pour ce, Nietzsche essaie d'atteindre l'Absolu à travers le Surhomme et Rimbaud convoite une vie nouvelle en essayant d'échapper à celle qu'il vit par le "dérèglement progressif des sens" ; de cet enfer moderne, sont également nées les théories existentialistes et Beckett comme Ionesco n'ont cessé de dépeindre l'existence humaine en mettant en relief (d'une façon tragique ou ridicule) l'absurde qui s'y manifestait ; les histoires extraordinaires d'Edgar Poe et même l'Alice aux pays des Merveilles de Lewis Carroll, ne sont qu'en fait des caricatures de la vie actuelle. Nous sommes tous un peu, à n'importe quel moment, l'étranger de Camus, à la fois pareils à tout le monde et aussi énormément seuls dans un monde compétitif, isolés comme Kafka au cœur de son procès.

Si le système est absurde, c'est que ses actes et leurs répercussions nous touchent directement sur le plan humain ; et c'est précisément ce viol de notre for intérieur qui engendre l'incommunicabilité, à long terme.

Du langage photographique au culte du moi dans les conversations

La société capitaliste concentre ses énergies et ses efforts sur le plan économique, négligeant la dimension humaine qui habite chaque individu. Tout le système est édifié en fonction de la productivité individuelle qui accroît la richesse et la force de l'État. Ainsi, toute notre vie, que ce soit dans nos agissements, nos réflexions ou nos discussions, passe au préalable par le filtre social, reléguant aux oubliettes les valeurs humaines. De plus, l'évolution quotidienne s'effectue dans une course folle, sous la pression du temps, entre des cadres répressifs : tôt ou tard, chaque être humain de cette société se détériore et se métamorphose en être économique, perdant ainsi sa spontanéité au profit d'un automatisme.

Cette automatisme se reflète évidemment dans le langage : les conversations journalières, au bureau, au collège, dans la rue, sont devenues clichés, bâties en stéréotype et vides de sens.

De plus, par l'accentuation excessive d'un égocentrisme de base chez tout humain, la société contemporaine détruit le potentiel communicatif en lui assénant le coup de grâce. Voulant toujours pousser plus loin le processus : production, consommation, sur-production, sur-consommation, elle développe volontairement, par répression impercep-

tible, de faux besoins à satisfaire au fond de nous. De là, par conséquent, découle un désir irrésistible de s'accaparer le plus de biens possibles, d'élever son standard de vie, bref d'acquiescer, à tous les niveaux et dans toutes les sphères sociales, sa PROPRIÉTÉ PRIVÉE. L'esprit de compétition accepté intégralement dans le capitalisme, stimule l'individu tout au long du cheminement de son existence. Donc, il se transforme rapidement en un être dévoré de passions et de désirs intérieurs, torturé de besoins à satisfaire, mitraillé de tensions et de frustrations parce qu'il n'a pas satisfait ces mêmes besoins, criblé d'ambitions secrètes ou manifestées, en un mot, entièrement tourné vers sa personne, au sein d'un univers unidimensionnel à rouages économiques.

C'est pourquoi les échanges et les dialogues, qu'ils soient au niveau de deux personnes ou de deux pays, ne sont désormais plus sincères, aveuglés d'un égoïsme imperceptible bien souvent, mais qui empêche la diffusion et le règne de la Vérité.

Les deux énoncés ci-haut constituent les obstacles fondamentaux qui empêchent globalement la véritable communication au niveau des individus. Mais il existe sûrement beaucoup d'autres facteurs d'incommunicabilité, plus superficiels et particuliers à chaque personne, mais tous conséquences du système : en plus du tempérament inné, il y a les complexes, les traumatismes, les attitudes spécifiques qui s'imprègnent au caractère de notre personne et restent marqués en nous, le tout causé par l'environnement, l'entourage, bref le mode de vie d'une société de consommation et surtout par les événements extérieurs issus de son fonctionnement permanent.

Vers une communication et une vie nouvelle

Face à cet état de chose alarmant, deux options s'offrent : changer le système ou encore le fuir. La première solution m'apparaît risquée, incertaine et pratiquement irréalisable. Tout d'abord, quelle sorte d'organisation de la société garantirait le retour aux sources, mettrait fin à l'aliénation et restituerait les valeurs humaines, moyens essentiels d'en arriver à la Vérité, à la communication pure ? Ça pourrait être le communisme marxiste intégral (centré sur l'individu social et ses possibilités), le personnalisme, l'anarchisme ou une idéologie nouvelle, peut importe en autant que l'impérialisme spécialisé actuel disparaisse de la carte. Mais pour ma part, je crois cela utopique : premièrement, il y aura toujours des intérêts personnels et des ambitions individuelles pour corrompre les doctrines mises en pratique, si justes et nobles soient-elles en théorie ; deuxièmement, la masse est si profondément ancrée dans ses habitudes qu'il est difficile d'envisager une sensibilisation et une révolte collective.

Reste à fuir, à s'évader du contexte absurde qui est le nôtre ; ce que certains appelleront "fuir ses responsabilités" ou "agir en lâche" me semble être la seule voie praticable. Je trouve, par exemple, qu'il s'établit une communication plus vraie, plus dénuée d'artifices, de sous-entendus et d'équivoques, entre deux personnes dans une taverne qu'à l'ouvrage. Mais il n'y a pas que la boisson ou la drogue pour se réaliser au niveau humain tant dans ses discussions que dans sa vie extérieure et intérieure. Loin de là ! Il suffit en fait, pour se libérer, de transcender les phénomènes de non-sens quotidien et de vivre au-delà ; en centrant son existence sur des dimensions autres que sociales ou économiques, cette transcendance s'effectue 24 heures par jour et permet de contrecarrer efficacement l'action d'usure, d'abrutissement et d'assimilation du capitalisme technologique. La solution reste donc personnelle, selon la méthode de libération choisie, mais, au-delà des cadres du système, le rétablissement de la vraie communication se fait collectivement, dans le plein épanouissement de "l'être universel".

"La vie est charmante, selon le verre par lequel on la regarde." (A. Dumas)

Pierre Brisson



Summerhill, c'est l'aventure d'une école autogérée fondée en 1921 dans la région de Londres, Angleterre. Son fondateur, A.S. Neill, est un psychanalyste. Il a mis les découvertes psychanalytiques au service de l'éducation. Il ne s'est pas consacré à l'enfance délinquante ou inadaptée, mais aux enfants dits normaux ; son action se voulait prophylactique.

A.S. Neill s'est dressé contre l'école traditionnelle soucieuse d'instruire mais pas d'éduquer. Il s'est dressé contre les parents hantés par le standard du succès (l'argent). Il s'est insurgé contre un système social qui forme, dit-il, des individus manipulés et dociles, nécessaires à l'ensemble bureaucratique hautement hiérarchisé de notre ère industrielle.

À l'autorité manifeste des siècles passés fondée sur la contrainte physique, s'est, nous dit Neill, substitué une autorité cachée, bien plus nocive et sournoise, fondée sur le "libre consentement", "libre consentement" obtenu par la manipulation de l'individu. De là vient l'échec, nous dit-il de toutes les formes d'éducation dites libérales. Neill a défendu les droits de l'individu qu'il estimait menacés dans la société capitaliste aussi bien que dans la société communiste. Sa révolution consiste à mettre l'enfant en situation de pouvoir se dégager de l'imaginaire parental et social pour avoir un meilleur accès à la vérité de son propre désir. Selon Neill l'enfant non scolarisé n'est pas un enfant inactif; de multiples ateliers (fer, bois, mécanique, etc.) s'offrent à lui. À son avis, instruire signifie imposer des idées qui ne sont pas celles des enfants. C'est une offense au droit de vivre de l'enfant.

Neill souligne que dans une culture qui n'est pas la culture occidentale, un enfant n'appartient pas à ses parents. La tradition veut qu'il soit donné à l'Univers (qui est vie et mort) et le respect que les parents lui doivent est fait du même respect qu'ils doivent à leurs ancêtres. Dans notre civilisation, l'enfant est encore trop souvent un bien dont on dispose et que l'on capitalise. Le rapport à une éthique s'en trouve ainsi modifié. Le mérite de Neill est d'avoir mis en acte ce qu'il pensait et ce qu'il pensait était trop non conventionnel pour être reconnu.

Pour Neill, un enfant difficile est un enfant qui est malheureux. Il est en guerre contre lui-même et par contrecoup avec le monde entier. L'adulte difficile est logé à la même enseigne. Jamais un homme heureux n'a troublé la paix d'une réunion, prêché la guerre, ou lynché un noir. Aucune femme heureuse n'a jamais cherché noise à son mari ou à ses enfants. Jamais un homme heureux n'a commis un meurtre ou un viol. Jamais un patron heureux n'a fait peur à ses employés. Tous les crimes, toutes les haines, toutes les guerres peuvent être ramenés au mal de l'âme (être malheureux).

Summerhill

Neill et son épouse voulaient une école qui serve les besoins de l'enfant. Pour avoir une école où la liberté d'expression était accordée, il a fallu renoncer à toute discipline, toute direction, toute suggestion, toute morale préconçue, toute instruction religieuse quelle qu'elle soit. Pour commencer, les cours y sont facultatifs. Les élèves peuvent les suivre ou ne pas les suivre, selon leur bon vouloir, et cela pour aussi longtemps qu'ils le désirent. Il existe un emploi du temps, mais il n'est pas là) que pour les professeurs. Notre cas record d'un élève inactif a été celui d'une fille en provenance d'un pensionnat religieux. Elle a flâné trois ans. En général, la période d'aversion pour l'étude est de trois mois. Summerhill est une école qui vous donne confiance en vous-même. Par un exemple, Neill démontre que le savoir en soi n'est pas aussi important que la personnalité ou le caractère. D'autre part, les professeurs et Neill, ont les examens en horreur : "Pour nous, les examens d'entrée en faculté sont un anathème. Mais nous ne pouvons refuser d'enseigner les matières requises pour ces examens, car il est évident que tant que les examens seront nécessaires ils seront nos maîtres. Aussi, les professeurs de Summerhill sont-ils qualifiés pour enseigner.

"Il est rare, de dire Neill, que j'entende pleurer un élève, pour la simple raison que lorsque les enfants sont en liberté, ils n'ont pas autant de haine à exprimer que les enfants opprimés. La haine engendre la haine, comme l'amour engendre l'amour. L'amour, c'est l'acceptation de l'enfant et c'est essentiel dans n'importe quelle école. Il est impossible d'aimer les enfants et de les punir ou de les gronder constamment."

"À Summerhill, nous sommes tous égaux en droits. Personne ne se vautre sur mon piano à queue et je n'emprunte aucune bicyclette d'élève sans la permission de son propriétaire. Aux assemblées générales, le vote d'un enfant de six ans a le même poids que le mien. Les enfants élevés dans la liberté ne sont pas facilement influencés ; l'absence de crainte explique ce phénomène. En fait, l'absence de crainte est la meilleure chose qui puisse arriver à un enfant. J'insiste sur l'importance de l'absence de crainte de l'adulte. Les enfants établissent des contacts avec les étrangers d'autant plus facilement qu'ils ignorent la crainte. Ce que nos visiteurs remarquent le plus fréquemment, c'est qu'ils ne peuvent distinguer les professeurs des élèves. C'est vrai parce que l'impression d'unité est très forte lorsque les enfants sont acceptés. Le rôle de l'enfant, c'est de vivre sa vie propre et non celle qu'envisagent ses parents anxieux, ni celle que proposent les éducateurs comme la meilleure. Une telle interférence ou orientation de la part de l'adulte ne peut que produire des robots.

Notre vie à Summerhill se passe à donner perpétuellement. Si un enfant est content de lui, il n'est généralement pas hargneux. Il ne trouvera aucun plaisir à irriter un adulte. L'agressivité qui pousse au combat, c'est la haine, et les jeunes pleins de haine ont besoin de combat. Quand les enfants vivent dans une atmosphère d'où la liberté est éliminée, ils n'en ont pas en eux-mêmes. La liberté de Summerhill ne signifie pas pour autant abrogation du bon sens. Nous sommes très soucieux de la sécurité des enfants. Les règlements de sécurité ont été établis par les enfants. Peut-être la réussite de Summerhill est-elle due au fait que les enfants se sentent tous traités de la même façon avec respect." Par ailleurs, Neill reconnaît que plusieurs parents se soulèveraient. "Si, par exemple, j'essayais de former une société dans laquelle les adolescents seraient libres de vivre leur vie sexuelle naturellement, je serais condamné, sinon emprisonné, comme corrupteur de la jeunesse".

À Summerhill, je professe l'opinion que le but de la vie, c'est la poursuite du bonheur, c'est-à-dire la recherche d'un intérêt. Notre éducation, notre politique et notre économie ne nous mènent qu'à la guerre. À Summerhill, les enfants sont libres d'étudier ou non et ils réussissent très bien dans la vie. "Que peuvent nous apporter des discussions sur le français, l'histoire ancienne, ou Dieu sait quoi encore, alors que de tels sujets ne valent pas un iota, comparés au domaine plus large de l'accomplissement naturel de la vie, de l'épanouissement humain ? Les enfants comme les adultes n'apprennent que ce qu'ils veulent. Tout ce dont un enfant a besoin, c'est de savoir lire, écrire et compter ; pour le reste, des outils, de la pâte à modeler, des sports, du théâtre, de la peinture et de la liberté suffiraient. La majeure partie du travail de classe effectué par les adolescents n'est qu'une perte de temps, d'énergie et de patience. Il vole à la jeunesse son droit à jouer, à jouer encore et à jouer encore plus : il met de vieilles têtes sur des jeunes épaules. Je ne dénigre pas l'étude. Mais elle devrait venir après le jeu. Et elle ne devrait jamais être assaisonnée de jeu pour la rendre plus agréable au goût. Les créateurs apprennent ce qu'ils veulent apprendre, afin d'avoir les outils que leur originalité et leur génie exigent. Nous n'avons aucune idée des créations qui sont tuées dans les salles de classe, où l'on insiste sur la nécessité de l'étude.

La peur de l'avenir chez les parents est un mauvais augure pour la santé de leurs enfants. Mon critère de la réussite, c'est la capacité qui permet de travailler joyeusement et de vivre positivement. La peur de l'avenir amène les parents à priver leurs enfants de leur droit de jouer. Quand un enfant a perdu la capacité de jouer, il est psychiquement mort et est un danger pour tout autre enfant qui entre en contact avec lui. Il faudrait laisser faire aux enfants plus de travail manuel, de théâtre, de danse. Les leçons particulières étaient en somme une rééducation. Leur objet était d'abattre tout complexe résultant de la morale et de la peur.

Summerhill a un gouvernement autonome, de forme démocratique. Tout ce qui a rapport à la vie de groupe, punitions incluses, est établi à la suite d'un vote qui a lieu au cours de l'Assemblée générale du samedi. Chaque membre du personnel et chaque enfant, quel que soit son âge, ont une voix.

Neill souligne que sous la férule de l'adulte, l'enfant devient haineux. Comme il ne peut exprimer sa haine aux adultes impunément, il se venge sur les plus faibles ou les plus petits.

"Le sens inné de la justice, de dire Neill, ne cesse jamais de m'émerveiller. L'autodétermination en matière d'éducation, a une valeur infinie. Aussi, on ne peut parler de liberté tant que les enfants ne se sentent pas libres de décider de leur vie sociale. Où il y a un patron, il n'y a pas de liberté. À mon avis, une Assemblée générale hebdomadaire a plus de valeur qu'une semaine de travail académique." Dans une civilisation saine, les enfants ne devraient jamais travailler avant 18 ans, le sens communautaire ou de responsabilité sociale ne se développe pas avant et même après.



ALICE COOPER EST-IL VRAIMENT CE QU'IL LAISSE SOUS-ENTENDRE ?

Ce soir-là au forum

Rien ne me retenait plus. Enchaîné, l'homme. Seul parmi ces bêtes qu'avais-tu dit, midi, midi, aux minuits de l'horloge, aux minuits de l'orgueil et du réveil ? Une âcre odeur morphéinique, cannabiscacienne faisait joug, pan, dans le mille disai-je encore, et puis, comme pour saluer reines et démons, des mille joints maintenant éteints, on voyait fondre sous le jaune-vert de la corruption, un miel laiteux, doux, le lait des poumons, disai-je enfin, la sève de l'esprit.

Mais j'oublie Alice ! Il était peut-être, certainement ça devait y être (!), oh oui, onze heures lorsque de tout fût, Alice se "prostituait" sur le "stage". Alice Cooper maintenant ou Alice Cooper d'il y a un mois, ça importe peu, l'actualité en souffrirait-elle qu'Alice Cooper ferait encore fi... C'est un homme. Avant tout. Pour le show, faut pas se marrer, l'intellect l'associerait sans doute au Satyricon de Fellini. Vive le crime !... Orgiasquesque...

Man Alice supplia dévotement les pieuses impies, débar et débar, des messieurs encore étreints par le camée antique des fesses vierges et des pudeurs d'autrui. Tous rougirent. Allo... un allo du corps, un baiser vénéréux du postérieur, un redressement de l'aine, puis Alice sourit. Je vis l'assistance.

Pas de freaks véritables, pas de junkies, mais un forum pacté de p'tits gars et de p'tites filles, pucaux, pucelles en liberté (!), un public très jeune, ont-ils découvert l'acide, plutôt amateurs de Grand Funck et de Black Sabbath que de Pink Floyd ou Jethro Tull, tous venus voir et entendre un Alice Cooper qui avait déjà plu à l'agora des gens plus sévères, au temps de "Love it to Death"...

I'm Eighteen. So.

Au seuil du délirium tremens un auditoire qui se dressera, se hissera, hauts et bas, pour se... délices de la chair et de l'esprit lorsqu'Alice saisira le micro symbolique et le tiendra longuement, haleine, plaisir du corps (?), retenant à peine son souffle halestant, le souffle épuisé des hommes lorsque l'effort est trop grand, trop bas et que de tous les trop de la pornographie l'on peut encore pleurer d'avoir trop joui, d'avoir perdu une certaine innocence des années passées (...), Alice détendra finalement... et tous les gueux purent voir, enfin, le phallus de la perversion.

Amen

Une musique tout à fait morbide.

Mais ce qui est extraordinaire dans cette morbidité c'est l'apparente gratuité de l'ensemble, tout vous est donné, ni une fresque d'Arrabal ou de Bunuel, mais du Alice Cooper, le viva de la dégradation, et à cela, une mise en scène démoniaque, belle, calculée... gens, devenir ridicules c'est si facile... aisé, le sexe, la dope, c'est donné... "tiens" dira Alice. "crache. c'est donné".

La musique est là, servie, toute prête... et c'est du rock ! "Rock comes from the "guts" (sic)" ajoutait à cela, une Alice interviewée il y a de ça quelques mois. Puisque du cul, des fesses, du "cock" et quelques fois des vagins on a composé des poèmes, litanies des Beaudelaire et des Verlaine (ah... ah...), de Ferré maintenant et, puisque nos bonnes manières de bourgeois ont toujours

pardonné à ceux qui savaient "bien dire", le rock, le rock de Cooper surtout, a de quoi choquer les mères. Admettons que c'est parfois simpliste (souvent même), vulgaire, et tout et tout, admettons alors que nous sommes tous des cons (bien s'ensuivant par un corrolaire fort logique que les hommes aiment la gratuité, dirons-nous alors que le rock de Cooper n'a pas sa Place ?)

Petites mondanités

Alice Cooper est entouré(e) d'une fort bonne équipe : y'a le petit efféminé qui se prend pour un "tough" avec son cigare (pas allumé) à la bouche, y'a le psychopate qui se dandine d'un bord à l'autre avec la "bass" en laisse pour faire danseuse de cancan, y'a enfin le père de famille (Michael Bruce) et enfin (encore) un genre de travesti stone en arrière des "drums". Jamais une erreur. Jamais une fausse note (si on se base sur le fait que la musique de leurs disques est "sharp" dans le sens des notes...). Pas d'improvisation.

Un paysage tout noir, hanté d'esprits et de Gorgones où leurs cannibales et arsenic de l'amour ont trouvé place, un ensemble vide d'âmes mortifiées par les éjaculations des porcs roses, des corps de soeurs et de frères frustrés, le monde de Bosch évidemment. Car Alice est conduit et, rampe pourtant d'une allégresse damnée vers la potence. Oui il va y avoir exécution, c'est bien le monde Bosch, c'est bien une passion, mais laquelle ! Dieu tu n'existes pas, vivre l'athéisme ! Aujourd'hui, demain, les hommes mourront tous en riant et, s'ils vivent encore c'est parce que l'absurdité des choses leur redit, oui, tu es matière, tu es beau, tu es impur, vive la perversion !

Alice est mort, nous aussi d'ailleurs, et c'est bien que les choses soient ainsi... Vraiment.

Luc MARTINEAU

Les quais de la science

Au Cegep, cette année, l'accent sera mis sur les talents locaux. Excellente idée ! Pourvu qu'on ne manque pas de locaux pour ces activités culturelles.

Une coopérative de spectacles réunissant la plupart des Cegeps du Québec est en formation. Ceci, en vue de faciliter des tournées pour des jeunes professionnels, qui étant peu connus, ont plus de difficulté à se produire hors de leur région respective, et souvent même dans leur région.

Grâce à cette coopérative, on pourra présenter une dizaine de spectacles pendant l'année, c'est-à-dire à une fréquence de un par trois semaines. Entre ces spectacles, on tentera de placer le plus de productions locales possible.

Nous vous tiendrons au courant des développements ultérieurs de cette coopérative qui soit dit en passant nous semble une excellente initiative.

Jimmy Corcoran et Bertrand Gosselin, deux chansonniers de grand talent, présenteront un spectacle vendredi et samedi, les 20 et 21 octobre prochain, à la salle de l'Atelier, à l'Université de Sherbrooke.

Le spectacle débutera à 8h.30 p.m. et l'admission ne sera que de \$1.

Comme on le sait Jimmy et Bertrand présentent maintenant presque exclusivement leurs compositions. La poésie de leur création est indéniable et chaque phrase ne peut nous laisser insensible à cause des messages véhiculés.

VOYAGER... C'EST VIVRE

CET ÉTÉ, TU AS EU L'OCCASION DE T'ÉVADER DE TON PETIT MONDE, DE TES HABITUDES... PARTAGE AVEC NOUS LES EXPÉRIENCES QUE TU AS VÉCUES :

TU AS DÉCOUVERT DE JOLIS COINS ?

TU T'ES BUTÉ A UNE LANGUE HARDUE ?

TU AS CONNU DES AMIS BIZARRES ?

IL T'ES ARRIVÉ DES AVENTURES

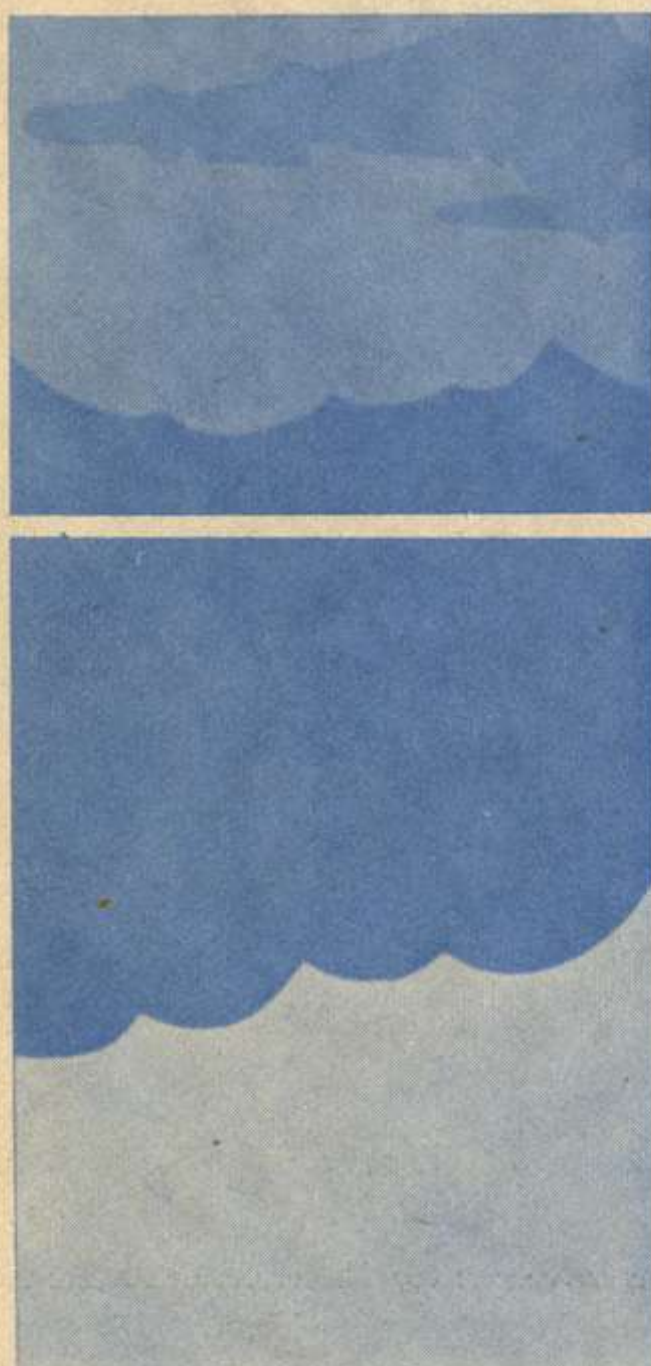
FARFELUES ?

EMMETANTES ?

COCASSES ?

VOYAGER C'EST UNE EXPÉRIENCE QUI DÉCUPLE LA CONSCIENCE DE VIVRE ET MOBILISE L'ÊTRE EN ENTIER. C'EST POURQUOI CHAQUE VOYAGE EST UNIQUE. ALORS N'HÉSITE PAS A VENIR ME VOIR POUR NOUS FAIRE VIVRE TES DÉCOUVERTES. JE T'ATTENDS...

MARIE-JO (Tél. 567-6274)





OVER DOSE

Crispé
Aux battants du soleil
J'agrippe le vide
Au fil des jours
Et des nuits
Sur ce globe veineux
Dit Terre

Terre ! Terre ! Terre !

Se répétait Christophe Colomb
dans les bras de l'Atlantique,
entre les doigts du hasard,
comme pour égorger le désespoir

Eglantinus

Chéri d'amour

Un halo de parfum

Frétille

Sur les terres basses de mon cerveau

Au coeur coeur coeur coeur coeur coeur coeur

D'un remue-ménage

D'émotions

Assez

C'en est trop

Et craquent les nerfs

Et pètent les tripes

Et gaga gougou gaga

Pierre BRISSON

Le désespoir est une forme supérieure de la critique ; pour l'instant nous l'appelleront "Bonheur".

Léo FERRÉ